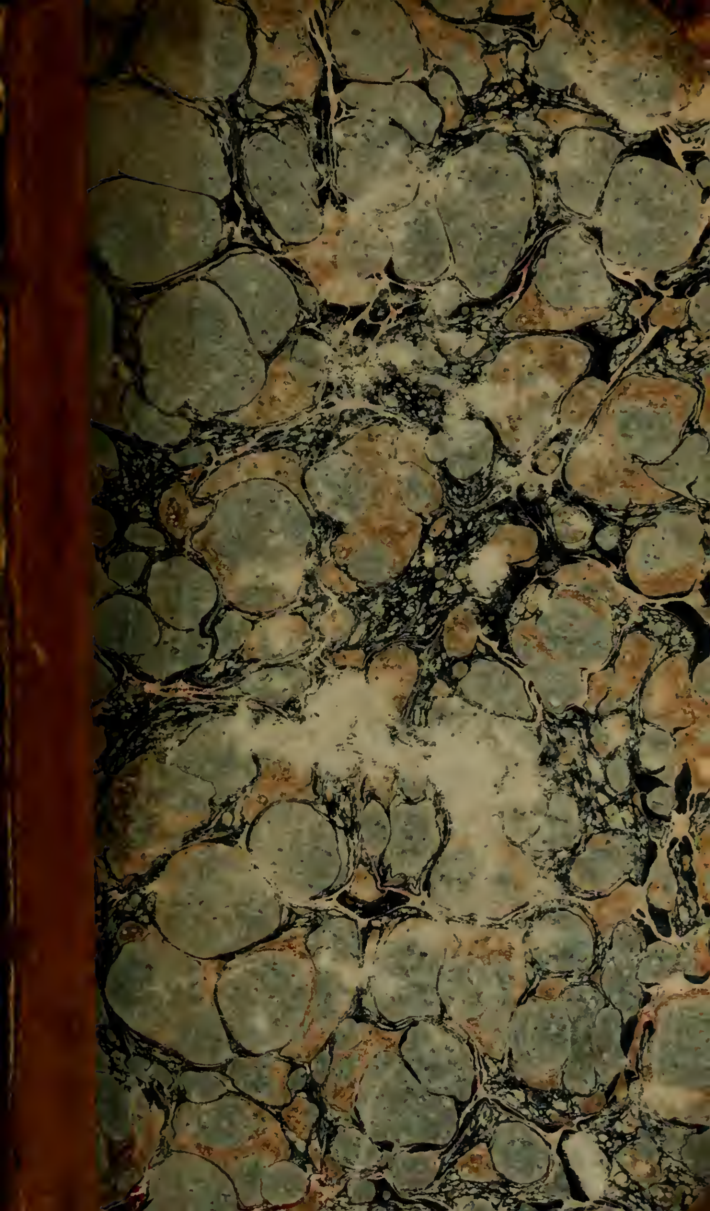



CASE
SHELF
BRYNKINALT
LIBRARY.

SAINVILLE
ET
LEDOUX,
OU
SAGESSE ET FOLIE.

SAINVILLE
ET
LEDOUX,
OU
SAGESSE ET FOLIE.

PAR L'AUTEUR DE PAULINE.

De la folie si vous suivez la trace;
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Cousolez-vous, la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.
VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.

À PARIS,
chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°. 477.

AN DIX. — 1802.

SAINVILLE
ET
LEDOUX,
OU
SAGESSE ET FOLIE.

CHAPITRE XXI.

Promenade; rencontre; originalité; mariage; fatigues inouies; maladie.

Un jour que mademoiselle Meris avait engagé Ledoux à sortir de bonne heure, pour jouir, avant le dîner, de la promenade des Tuileries, ils y furent abordés par un de ses clients pour lequel il avait une considération particulière, et qui lui dit :

— Je rends grâce à l'heureux destin, mon cher Ledoux, qui me fait vous rencontrer ici; il était décidé que mes apprêts ne seraient pas perdus, et que vous prendriez votre part du dîner de friand que je vous ai fait préparer, et dont j'avais été vous prier moi-même au moment que vous veniez de sortir.

— Je ne pourrai pas aujourd'hui, mon cher Desnauds, profiter de votre agréable invitation, je dîne chez madame.

— Il ne faut pas, interrompit sa compagne, que monsieur soit privé de vous avoir; je dînerai seule, et vous viendrez me prendre pour le spectacle.

— Quoi! reprit Desnauds, ce n'est pas un dîner de cérémonie, et madame resterait seule? Alors tout peut s'arranger : vous connaissez ma maison, mon ami, madame ne peut s'y trouver déplacée; veuillez l'engager à me

faire l'honneur d'y venir avec vous, ce sera une double faveur, et je pourrai vous entretenir d'une affaire pressante que je voulais vous communiquer.

Après quelques petits débats de politesse, ils acceptèrent. Leur voiture fut renvoyée avec ordre de revenir à six heures chez M. Desnauds, et de prévenir qu'ils ne rentreraient pas pour le dîner.

Ce M. Desnauds est fils d'un ancien receveur-général des finances, mort avant la révolution, et qui avait eu le bon esprit de vendre sa charge avant sa mort, afin de laisser à son fils une succession claire et débarrassée de tous comptes. Celui-ci, qui avait eu la modestie de ne prétendre qu'à une charge de commissaire des guerres, s'était conduit avec tant de circonspection, qu'il avait eu le bonheur de n'être tourmenté par aucun parti, et

que sa fortune lui était restée intacte et s'était accrue, parce que pendant plusieurs années il lui aurait été impossible de manger son revenu, chacun cachant ses moyens et s'enveloppant du manteau de la médiocrité.

On servit presqu'aussitôt qu'ils furent arrivés chez lui; son dîner fut en effet recherché; ce qu'il y avait de plus rare et de plus délicat leur fut servi; l'hôte fut aimable, et montra plus d'esprit et de connaissances que Ledoux n'avait été à portée de lui en apercevoir dans les relations d'affaires qu'ils avaient eus ensemble.

Lorsque le dessert les eut tout à fait rendus à la liberté, il lui adressa la parole en ces termes :

— Je desirais vous voir, mon cher Ledoux, pour vous consulter sur ma situation : vous savez que j'ai quatre-vingt mille livres de rente et au-delà, que je suis libre de toutes mes affaires,

même de ma place, dont j'ai donné ma démission; je vois la société, je reçois ce qu'on est convenu d'appeler des amis, je les mène à la campagne. Nous chassons, nous jouons; enfin, je ne me refuse aucun plaisir, même celui de secourir les malheureux; mais l'ennui me suit partout, la vie me devient un fardeau, et si vous ne me donnez un secret pour me tirer de cet état, je rendrai avant le temps, à mes collatéraux, le service de leur laisser ma succession.

— Ma foi, mon cher malade, votre mal est un mal moral, auquel je ne connais de remède que de faire l'amour.

— Je touche à ma quarantième année; avant cette époque, lorsque je m'en suis avisé, j'ai toujours été dupe, à présent je serais dupe et ridicule.

— Vous ne seriez peut-être ni l'un

ni l'autre, et bien certainement vous vous soustrairiez à l'ennui; mais madame, dont l'avis sur cette matière doit valoir mieux que le mien, ne vous le refusera pas.

Mlle. MERIS.

Je vous assure que je ne connais rien à cette situation; elle me paraît cruelle, mais je n'en avais point d'idée; il faut que monsieur ait été bien malheureux en mariage.

DESNAUDS.

Je n'ai, madame, à me plaindre du mariage, que pour avoir perdu, après six mois d'union, une épouse que j'aimais; le regret qui m'en est resté m'avait fait prendre le parti de ne plus m'exposer à un événement aussi douloureux, et c'est dans les dédommagemens que j'ai cherché à me procurer depuis, que je n'ai trouvé que des dégoûts et du chagrin.

LEDOUX.

Avec autant de moyen de rendre une maîtresse heureuse, vous n'avez pu y parvenir?

DESNAUDS.

Non, mon ami, je n'ai pas même eu la satisfaction de les voir profiter des sacrifices que j'avais faits pour elles; j'en ai eu deux qui ont fini par tout sacrifier à des hommes débauchés et crapuleux qui les ont entraînées avec eux dans l'abyme; et, c'est dégoûté de ce genre de vie, que j'ai pris celui que vous me connaissez; mais l'ennui et le chagrin me suivent partout, et je peux dire, que depuis le temps que j'ai passé avec ma femme, je n'ai pas eu d'heures aussi agréables que celles que je viens de passer avec vous et madame.

Mlle. MERIS.

— Il faut, monsieur, rompre votre vœu et vous remarier.

DESNAUDS.

C'est justement le service que j'attends de M. Ledoux ; il verra mieux que moi ce qui me convient. Je n'exige pas d'amour, je n'en ai plus la prétention ; naturellement timide avec les femmes, j'ai plus d'envie de leur plaire que je n'en ai les talens ; mais je voudrais trouver une amie, qui ne ferma point ses bras à la tendre affection que j'aurais pour elle, qui me comptât au nombre de ses adorateurs, dont je fusse pardessus tout l'ami ; qui se respectât assez pour ne jamais se compromettre par une conduite inconsidérée, et que je gênerai si peu que j'aimerais jusqu'à son amant, s'il se conduisait avec la discrétion et la probité que l'on doit à une femme mariée.

LEDOUX.

Aimeriez-vous aussi vos enfans?

DESNAUDS.

Oui certainement ; ne serais-je pas sûr qu'ils seraient les enfans de la femme que j'aurais préférée à tout.

Mlle. MERIS, *avec la vivacité du sentiment.*

C'est par trop généreux, et je crois, pour l'honneur de mon sexe, qu'il n'y a point de femme qui voulût abuser d'un tel excès de confiance ; pour moi, en pareille situation, j'aimerais mieux mourir que d'avoir quelque chose à me reprocher avec un homme de cette nature.

Le sentiment d'estime que Ledoux crut remarquer en mademoiselle de Meris, pour M. Desnauds, le fit reprendre ainsi.

— Je vous trouverais, mon ami, dix femmes pour une, mais vous n'aurez peut-être pas le bonheur qu'ont les parvenus ; j'en connais un qui der-

nièrement a obtenu, par l'avarice d'une mère qui ne voulait point débourser de dot, une personne charmante, bien née et riche; heureusement, pour la jeune personne, que ce mari ne lui est resté que quelques instans; une dénonciation l'ayant fait retourner à l'armée, et le décès de sa mère, arrivé peu de mois après, l'a mise à portée de se débarrasser de son grossier usurpateur, par un divorce, le seul que j'aie poursuivi sans répugnance, parce qu'il y avait abus d'autorité.

DESNAUDS.

Vous avez raison, mon ami, c'est le seul cas légitime; dans tout autre, c'est un odieux remède. Cette jeune personne est-elle libre?

LEDOUX.

Elle n'est pas remariée; mais j'ignore si elle a le cœur libre, elle a

d'ailleurs une fortune qui mérite d'être prise en considération ; je lui connais plus de vingt mille livres de rente.

DESNAUDS.

Je voudrais qu'elle n'eût rien ; je ne sais pourquoi , mais sans la connaître , je souhaiterais qu'elle fût celle qui m'est destinée.

LEDOUX.

Ce serait le cas de dire que la sympathie vous sert aussi bien que pourraient faire vos yeux ; c'est une personne charmante.

DESNAUDS.

Quel âge ?

LEDOUX.

Dix-neuf ans et demi, près de vingt ans.

DESNAUDS.

C'est bien jeune ; et ses qualités personnelles ?

LEDOUX.

De l'esprit, et de celui qui s'éclaire tous les jours par des lectures choisies; le cœur bon, excellent, capable de reconnaissance et d'amitié; mais fier.

DESNAUDS.

Il faut, mon cher Ledoux, que vous me fassiez obtenir cette demoimoiselle; je lui assurerai toute ma fortune.

LEDOUX.

Je ne peux pas vous répondre du succès; je vous assure seulement qu'elle sera instruite de vos dispositions en sa faveur, et de tout ce que vous méritez; mais si, contre toute attente, elle allait consentir à vous voir, et qu'elle ne vous plût pas, il serait, je crois plus prudent de vous mettre à portée de la connaître avant de hasarder aucune ouverture.

DESNAUDS.

Avec dix ans de plus et dix fois moins de charmes que madame n'en offre à nos yeux, elle me conviendrait pourvu qu'elle eût les qualités que vous venez de lui donner.

LEDOUX.

Une belle personne comme madame serait pourtant un objet bien déterminant.

DESNAUDS.

Que trop, mon ami, et je ne me croirais pas fait pour l'obtenir.

LEDOUX.

Que dites-vous, madame, de la modestie de M. Desnauds?

Mlle. MERIS.

Qu'elle est excessive; il ne faut cependant pas s'en rapporter à mon jugement, parce que l'homme modeste l'emporterait à mes yeux sur l'a-

vantageux, fut-il doué des plus brillantes qualités.

DESNAUDS.

Qu'il serait heureux pour moi que la personne dont me parle M. Ledoux pensât comme vous, madame; vous serait-elle connue.

Mlle. MERIS.

Je ne le crois pas; il est possible cependant qu'elle soit du nombre des personnes de notre connaissance, sans que M. Ledoux m'ait fait confidence de ses affaires.

Ainsi se termina cet entretien; leur voiture étant arrivée, ils prirent congé de leur estimable hôte, non sans demande de sa part d'être reçu chez la belle Meris, et sans promesse réciproque de se revoir.

Sitôt qu'ils furent seuls, sa charmante et lui, elle s'empressa de lui demander pourquoi il avait fait ainsi

les honneurs de sa personne; qu'elle ne concevait pas sa conduite?

— C'est, mon amour, parce que j'ai cru vous voir quelque estime pour l'homme singulier chez qui nous avons dîné, et qu'il me semble que quatre-vingt mille livres de rente, offertes par un être aussi réellement bon, ne se trouvent pas deux fois.

— Et de ce qu'il m'a paru estimable, vous avez conclu que j'avais envie de l'épouser?

— Non, mais entraîné par la circonstance, j'ai répondu comme je le devais, en ne considérant que votre intérêt.

— Et si j'étais tentée de l'éclat de cette fortune, vous me conseilleriez donc de l'accepter?

— Certainement.

— Quelle opinion faudrait-il que je prisse ensuite de votre amour? que penseriez-vous du mien? et que

serait-il en effet, s'il cédait à l'appât des richesses ?

— Je penserais que votre amour cède à la voix de la raison, et non à l'appât de la fortune ; que le mien est très-réel, puisqu'il vous fait le sacrifice le plus pénible, et que l'amour qui ne saurait point en faire, n'aurait de durée que celle du plaisir.

— Et sérieusement, vous me conseilleriez d'épouser M. Desnauds.

— Si vous n'avez point de répugnance pour lui, et il n'est pas fait pour en inspirer ; si vous sentez l'estime que méritent ses qualités, qui sont réelles, vous trouverez toute la somme du bonheur, que comporte le mariage, où il faut plus de convenance que d'amour.

— Et c'est vous, mon cher Ledoux, qui oubliez que votre fortune et la mienne suffisent à nos vœux, et que tout ce que M. Desnauds a de plus,

ne peut remplacer les doux sentimens qui nous unissent.

— J'en conviens, ma chère amie, dans l'indépendance où nous sommes l'un de l'autre ; mais mariés, notre situation changerait, je ne serais plus trop riche ; je voudrais que vous ne fussiez, en parure, l'inférieure d'aucune femme ; et quant aux sentimens, il en est un que vous ne me soupçonnez pas, parce qu'il n'a pas eu d'occasion de se montrer, mais qui pourrait faire votre malheur et le mien, je suis jaloux à l'excès.

— Ce n'est pas là, mon ami, ce qui m'effrayerait, mais votre âge ; quand vous n'aurez que quarante ans ; j'en aurai trente-cinq, et si la perspective de l'instant où je cesserai de vous inspirer de l'amour m'est insupportable, que ne serait pas la réalité ? je consens donc à votre projet, mais à une condition.

— Je souscris à toutes.

Il était trop charmé de cette conclusion pour ne pas se prêter à tout ce qui pourrait la satisfaire; il n'avait point d'amour, et il sentait que les desirs ne peuvent lui ressembler perpétuellement.

— Voici la seule que j'exige, reprit la belle Meris; ce n'est pas de continuer notre intelligence après mon mariage, vous avez entendu mon opinion à cet égard, et ce ne serait pas non plus la vôtre; mais puisque M. Desnauds a une si grande disposition à aimer les enfans de sa femme, et que rien ne pourra élever des doutes dans son esprit, je ne veux pas être plus délicate qu'il ne le souhaite, et je veux, mon cher ami, en renonçant à toi, emporter ce dernier gage de ton amour; une fois engagée à M. Desnauds, il n'aura jamais à se plaindre de moi.

Ce desir n'était pas très-légitime,

mais il était si obligeant pour lui, qu'il eût été ridicule de le combattre; il promit tout, bien résolu de lui en imposer à cet égard, ayant des moyens secrets et certains qui, à la vérité, pouvait altérer sa santé. Il ne se permit que de lui observer, qu'en cédant à ce desir dont il sentait tout le prix, il espérait qu'elle ne lui en ferait jamais de reproche.

Il fut donc convenu qu'il lui présenterait M. Desnauds, aussitôt qu'il aurait renouvelé ses démarches auprès de lui.

L'impatience de M. Desnauds le lui amena dès le lendemain matin de bonne heure.

— J'ai, lui dit-il, peu dormi, et il m'est venu dans l'idée que la belle personne qui était avec vous, est celle dont vous me parliez en sa présence; ce n'est qu'un soupçon, dites-moi franchement si je me suis trompé.

—Non, mon ami, c'est elle-même:

— Elle n'est donc pas votre maîtresse, puisque vous avez eu l'idée qu'elle pourrait m'agréer ?

— Non certainement, et rien n'a dû vous donner une semblable idée.

— Pardonnez-moi, belle comme elle est, et de la fortune, elle pouvait mériter votre hommage ?

— Cela eût pu être, si je n'avais des engagemens antérieurs, qui ne sont pas rompus; mais je ne suis que son ami et son tuteur, quoiqu'elle en ait un autre pour la forme.

—Et tout le bien que vous m'en avez dit est réel ?

— J'aurais pu en dire beaucoup plus; car je suis intimement persuadé qu'elle sera une épouse estimable et une bonne mère de famille ; la froideur de la sienne, à son égard, l'a tellement affectée, qu'elle se propose bien de tenir une conduite contraire.

— Elle vous a sûrement parlé de moi, car vous lui aviez donné sujet de vous demander compte des motifs qui vous avaient porté à me parler d'elle?

— Cela serait sûrement arrivé, puisqu'elle n'a pu manquer de se reconnaître; mais nous allions rejoindre au spectacle des personnes de connaissance qui étaient arrivées avec nous, et le bruit de la voiture, en y allant, ne permettait pas de s'entendre.

— J'en suis fâché; voudriez-vous, mon ami, me rendre le service de faire réussir cette affaire, et d'y mettre tout votre zèle; cette jeune personne me convient d'autant mieux, qu'elle a déjà été mariée, et qu'il me paraît que la comparaison sera en ma faveur.

Ledoux lui conta à cette occasion ce qu'avait voulu faire M. de Lussan pour elle, et que la reconnaissance et l'estime l'avaient uniquement déterminée en faveur de cet officier. Il fut en-

chanté, et ne lui laissa point de repos ; après s'être fait presser, il convint qu'il irait dès ce jour.

— Point de remise, mon ami ; si je suis agréé, nous dînerons ensemble chez vous ou chez elle ; dans le cas contraire, j'éviterai l'incertitude.

Il partit tout de suite, et le laissa à l'attendre ; il était essentiel que mademoiselle de Meris fut prévenue de leur conversation ; après qu'il lui en eût rendu compte, elle approuva son empressement, et consentit que Desnauds lui fut présenté.

Il revint trouver son impatient ami, et vers midi ils furent chez mademoiselle de Meris ; elle le reçut avec ce maintien qui lui était naturel, mais tempéré par tout ce que son esprit avait acquis de liant et qu'exigeait la circonstance.

L'heureux Desnauds se conduisit avec tant de franchise, qu'il obtint le

consentement desiré, et que le mariage ne fut remis qu'à la distance nécessaire pour remplir les formalités, ce qui n'exigeait que dix jours.

Ces dix jours furent, de toutes manières, pour Ledoux, d'une fatiguante activité : il semblait que sa pupille voulût qu'ils lui fournissent dix années d'agréables souvenirs; il s'y sacrifia avec ardeur; mais il en vit arriver le terme avec une sorte de satisfaction.

Elle sortit en quelque sorte de ses bras pour aller à l'autel, et y parut avec un éclat qui faillit lui inspirer des regrets.

Les parens de mademoiselle Meris, les amis de son mari, donnèrent à cette cérémonie un caractère pompeux et brillant; on commençait alors à respirer sur cette scène des orages.

Ledoux ne resta à la fête que le temps convenable, et s'échappa de

bonne heure, pour se retirer chez lui, où il arriva, ne desirant que le repos.

Il en avait besoin ; il se sentit une inflammation de gorge si vive, qu'il fut forcé de garder la chambre ; il y avait trois jours qu'il n'en était sorti, lorsque l'ancien domestique de mademoiselle Meris, devenue madame Desnauds, lui apporta ce dernier témoignage de la tendresse de cette dame.

« Vous craigniez, mon cher ami, que je ne vous fisse des reproches de votre condescendance aux derniers vœux du plus ardent amour : que votre délicatesse cesse de s'alarmer, ce songe est avanoui, et je n'en ai pas de regret ; je conviens à présent avec vous que le bonheur ne peut-être que dans le devoir ; il est vrai que l'époux que j'ai pris, par votre conseil, n'a rien négligé pour me le faire trouver agréable. S'il n'a pas la jeunesse et les qualités brillantes qui donnent l'assurance de plaire,

il

il a cette modestie touchante qui les remplace, et qui convient singulièrement à mon caractère : c'est pour la récompenser, qu'aussitôt que j'ai cru qu'il ne pouvait pas douter, plus que moi, qu'il pourrait embrasser ses enfans avec la certitude qu'ils seraient les siens, que, pour la lui donner pleine et entière, je lui ai témoigné le plus ardent desir d'aller vivre à la campagne, de partir sur le champ, et d'y rester seul, tant qu'il n'y éprouverait pas d'ennui; il a paru si touché et si reconnaissant de cette résolution, que c'est à mes genoux qu'il m'en a remercié. Demain, à pareille heure, je serai déjà loin de vous, mon ami. Vous approuverez sûrement ma conduite, qui est le fruit des soins que vous avez pris de m'inspirer tout ce qui pouvait assurer mon bonheur : mon cœur ne les oubliera pas plus que les sentimens plus chers que vous y avez

gravé : recevez-en la dernière assurance que je me permettrai de vous donner, et les plus tendres baisers de votre amie. »

Il fut si charmé de la résolution que prenait cette aimable femme, qui est en effet devenue le modèle des épouses, que sa santé en eût été rétablie, s'il ne l'eût trop grièvement compromise : son mal augmenta, et devint une fluxion inflammatoire : il avait la tête si enflée, qu'il ressemblait au vent Borée, en outre une petite bouche, des yeux qu'on apercevait plus, et des joues bouffies, comme si elles eussent été soufflées.

CHAPITRE XXII.

Visite d'une jeune villageoise ; convalescence ; nièce intéressante ; ordre établi dans le ménage.

Dans cette situation, Ledoux ne voulant point appeler de médecin, il fut lui-même le sien; il fit ajouter à son ménage tous les ustenciles nécessaires à sa santé, auxquels ne songe un garçon que lorsqu'il est malade; il fit venir une garde, et avec ses soins réunis à ceux de Michel, son très-négligent domestique, il se livra sérieusement à l'exécution de ses ordonnances.

Il était parvenu, à force de calmans, à faire disparaître l'inflammation et à chasser la fièvre; la peau était détendue, mais il était toujours boufi, et dans cet état, il ne recevait que ses

deux collaborateurs, et encore lorsqu'il ne pouvait se dispenser de les consulter. Cependant le diable qui était toujours à sa porte, lui détacha un lutin, sous la figure d'un ange, qui voulut à toute force être introduit auprès de lui. Michel vint lui rendre compte de sa persévérance, ou plutôt de son opiniâtreté.

— Ne pouviez-vous dire, Michel, que je suis malade ?

— Je l'ai dit, monsieur.

— Il fallait ajouter, à l'extrémité ?

— Je n'aurais pas pu, monsieur; si j'avais menti, on l'aurait vu sur ma figure; c'est une demoiselle, belle comme une vierge, qui a l'air de deviner tout ce qu'on veut lui cacher, et puis elle est si douce, si engageante!

— Et quelle genre de demoiselle?

— Je la crois de la campagne, à son vêtement et à son langage.

— Allons, Michel, puisque vous le

voulez, faites entrer cette demoiselle.
Il l'introduisit.

Qu'on s'imagine Flore, Hébé, ou la plus belle des grâces, sous les vêtemens d'Annette; la cornette blanche, le juste de soie, la ceinture à boucle, une croix d'or entre deux brigands, que, malgré un impénétrable fichu, leur maintien audacieux trahissait, et l'on n'aura qu'une idée très-imparfaite de l'être ravissant qui s'offrait à ses regards.

— Que voulez-vous, lui dit-il, mademoiselle, est-ce une affaire particulière?

— Oui, monsieur, sous votre bon plaisir.

— Laissez-nous, madame Bonin, en s'adressant à sa garde; à présent, mademoiselle, vous pouvez vous expliquer.

—Je vien, monsieu, de la part do M. Durand, vot peintre, pour vou

supplié de l'iavancer cinquante écus, su ce que vou-vous êtez chargé de li faire payé par un quelqu'un qui li doit : ce sera comm'une charité ; car tou ste famille es dans une détresse qu'ça fend le cœur.

— Il n'est pas certain, mademoiselle, que je puisse faire payer le débiteur de M. Durand, et je m'exposerais à perdre cette somme.

— Quan vou la perderié, v'la eune belle bagatelle pour eun monsieu comme vous, vou-n'en serié pas pu malade, et ben an contrair, eun bonne action ren la santé.

Il trouva très-plaisant d'être prêché et poussé si vivement par ce bel ange, et quoiqu'il eût, dès le premier moment, l'intention de faire ce qu'elle demandait, il reprit ainsi :

— Mais, mademoiselle, si je faisais toutes les bonnes actions de ce genre qui me sont demandées, je pourrais

à la fin de l'année me trouver sans ressource.

— Eh bien ! vous en trouveriez chez ceus-là qu'vou auriez obligé ; si la bonté fesait comm-ça le tour, y n'iaurait pu de malheureux : j'leu rend ben service, moi qui n'ai rien.

— Est-ce que vous leur avez prêté votre argent ?

— J'l'aurions fait si j'en avais, mais j'les sers pour rien jusqu'à c'que la femme et l's enfans soient guéris : sans quoi je serais déjà retourné à mon pays.

— Seriez-vous, mademoiselle, réduite au service ?

— Ça serait ben lon à vou conté, monsieu, et ce n'est pas pour ça que j'suis venue; mais pour taché de s'courir ces infortunés, acccordé leu ce qui demandent, le père a des talens, y vou rembours'ra toujours ben.

— Je n'ai jamais eu l'intention de

vous refuser, mademoiselle, et si vous voulez fouiller dans le tiroir de ce bureau, dont voici la clef, vous prendrez tout ce que vous voudrez, mais sous la condition que vous me conterez aussi vos affaires.

— Volontiers, monsieu, à présent qu'vou m'avez remis la joie dan-l-cœur, et que j'suis sûre de faire des heureux; il est ben juste de vou contenter aussi.

Elle avait, pendant ce temps, ouvert le tiroir, et ayant aperçu l'or et l'argent qui y étaient, elle s'écria:

— Ne disais-je pas ben qu'vou aviez de l'argent, et qu'ça ne vou gênerait pas; mais je n'veux pas toucher à s'trésor, et j'vas vou apporter le tiroir.

— Non, non, il serait trop lourd, apportez-moi seulement la petite corbeille à compartimens.

Elle la lui apporta, et il lui compta huit louis.

— C'est pu que j'ne vou ai demandé, monsieu.

— Je suis bien aise, mademoiselle, d'obliger ces honnêtes gens, et de vous prouver qu'on ne refuse rien à des solliciteuses qui ont un aussi bon cœur que le vôtre.

— Hélas! monsieur, je n'en suis pas plus heureuse; excepté de mon pain, j'ai passé ma vie à entendre des duretés et des reproches.

La corbeille étant remise et le tiroir fermé, il l'engagea à lui parler avec confiance, et que sûrement elle n'en aurait pas de regret; voici la substance de son récit :

Son père, qui, indépendamment de son bien, était fermier d'une terre en Brie, appartenant à l'archevêché de Paris, se trouvait dans une aisance qui avait excité l'envie; elle se manifesta si cruellement au moment de la révolution, qu'il fut dépouillé de sa

ferme, et obligé de sacrifier sa petite fortune pour sauver sa vie et assouvir l'avidité qui le persécutait. Sa femme, en mourut de chagrin, et il resta chargé de la jeune Julienne (c'est ainsi que s'appelait la belle solliciteuse), alors en bas âge.

L'infortune, ayant réduit ce cultivateur à la nécessité de se remarier avec une fille qui avait toujours eu du penchant pour lui, et qui lui apportait quelque bien, il contracta le mariage qui a rendu la pauvre Julienne constamment malheureuse : malgré sa douceur, sa persévérance, son courage dans les travaux champêtres et dans les détails du ménage, elle ne pouvait adoucir l'humeur aigre de sa belle-mère, et lasse de se voir un perpétuel sujet de discorde entre les deux époux, elle avait obtenu de son père, la permission de venir chercher à Paris, un meilleur sort; c'est dans cette vue

qu'elle avait été adressée à la famille Durand, qui avait eu autrefois une campagne dans le voisinage du père de Julienne.

Cette jeune personne, qui répugnait à la servitude, s'était flattée de pouvoir être placée en qualité de compagne auprès d'une jeune demoiselle; mais son style et ses expressions villageoises lui avaient ôté cet espoir; les dames qui eussent pu s'en charger, n'avaient pas de fortune, et les nouvelles l'avaient rebutée sous divers prétextes.

Une ressource lui aurait encore convenue, c'était une recette dans un chantier de marchand de bois, mais ces places étaient extrêmement recherchées, et on lui avait demandé une espèce de caution; de sorte qu'ayant perdu tout espoir, elle était déterminée à se remettre sous l'esclavage.

Elle termina ce détail par un déluge

de larmes, qui la rendait si touchante, que Ledoux conçut le dessein de la servir de tous ces moyens, et de lui tenir lieu de famille, puisqu'elle se trouvait, en quelque sorte, abandonnée et indépendante.

— Auriez-vous, lui dit-il, de la répugnance à vous attacher à ma maison, et à y demeurer.

— Pourquoi pas, monsieur; on est sage partout, et m'est avis qu'vous n'êtes plus un si jeune homme?

— Et pas trop beau, n'est-il pas vrai?

— Quéqu-ça fait, quand on est bon comme vous? et puis vous n'êtes pas si laid, pui-qu-vous ressemblez aux anges qu'on a mis dans not église audessus du père éternel; il a comme ça tout à l'entour, trois ou quatre gros joufflus.

Il rit de bon cœur de la naïveté de cette charmante enfant, et il était bien

aise, quoiqu'il n'eût que des intentions pures, d'une erreur qui donnerait le temps à la confiance de s'établir, avant que, par une métamorphose inévitable, il eût repris sa forme ordinaire.

— Vous n'êtes pas fâché, j'espère? j'suis ben malheureuse d'êt si sincère?

— Au contraire, belle Julienne, et c'est votre sincérité qui m'intéresse à vous.

— Mais dites-moi donc, monsieur, à quoi ce que je pourrai vous servir.

— Vous ne me servirez point; mais vous me ferez servir, vous gouvernerez mon ménage, vous prendrez une cuisinière qui sera sous vos ordres, vous donnerez vos soins au linge et à l'économie, et par ce moyen, je vivrai chez moi, ce qui conviendra mieux à ma santé; vous passerez pour une parente orpheline qui m'est arrivée d'une province éloignée; je vous appèlerai ma cousine, ou ma pupille, si vous

aimez mieux; je renverrai mon domestique, et j'en prendrai un plus soigneux. Enfin, je vous donnerai tous les maîtres nécessaires pour acquérir des talens qui puissent vous rendre indépendante, si vous venez à vous déplaire chez moi; je payerai toutes vos dépenses, et je vous prierai de recevoir une petite pension de vingt-cinq louis par an, pour vos menues dépenses.

— Ah! mon dieu, vous me servirez donc de paire?

— Je compte bien le remplacer, autant qu'il me sera possible.

— Mais, comment feré-je quand vous aurez du monde à table, vous rougiré de vote parente, y dise tous qu-je parle comme eun'iroquoise?

— Tranquillisez-vous; en quinze jours, ces légers défauts seront corrigés de plus de moitié, et de long-temps je ne recevrai que des gens

d'affaires, à qui vous ne serez presque pas obligé de parler : il faut que dès ce moment je vous traite comme ma parente, devant le domestique et la garde, et que je vous fasse reconduire en voiture; vous expliquerez mes intentions à M. Durand, et s'il peut vous accompagner ici lui-même demain matin, cela sera plus convenable.

— Y fera tout ce que vous voudrez.

— Pour que vous ne leur soyez pas à charge, et que vous puissiez payer votre voiture vous-même, prenez, je vous prie, dix louis dans le tiroir, et mettez-les dans votre bourse.

— Oh ! par ma foi, j'n'en ferai rien, j'ai encore douze francs dans ma poche, c'est pu qu'ine me faut; mais puisque vous êtes si bon, je voudrais, si ça vous est égal, vous appeler mon oncle, putôt que mon cousin, c'est pu respectable.

— Vous avez raison; mais il faut

qu'une nièce obéisse à son oncle, qui est le frère de son père, ou de sa mère, et qu'elle prenne dix louis que son oncle lui ordonne de prendre, ne fut-ce que pour faire quelque générosité aux enfans de Durand.

— Ah! mon oncle, dès-que c'est pour faire du bien, j'vas vous obéir.

Sa nièce adoptive ayant reçu ses dernières instructions, il rappela son monde, ordonna à son domestique d'aller chercher une voiture et de reconduire sa nièce : sitôt qu'il fut revenu, il lui fit préparer un petit appartement, de sorte que tout était en état de recevoir cette chère parente, quand M. Durand la lui amena comme il s'y attendait.

Cet honnête artiste, après l'avoir remercié de l'avance qu'il lui avait faite, le loua beaucoup de ses intentions généreuses en faveur de l'aimable Julienne, qu'il sauvait de la

plus insupportable tyrannie : ensuite ayant considéré sa figure boursoufflée, il lui dit que le moment n'était pas favorable pour le peindre, et qu'il ne ressemblait plus à son portrait : il rompit cet entretien, qui pouvait amener des éclaircissemens qu'il ne voulait point hâter. Enfin, resté seul avec sa belle nièce, et son petit paquet, ils convinrent que se sentant en état de se lever, sa garde serait renvoyée le lendemain, qu'elle lui donnerait ses bouillons jusqu'à ce que la maison fût montée; qu'il lui ferait apporter à manger de dehors, remettant au moment où il serait debout, à l'installer dans ses fonctions d'économe.

CHAPITRE XXIII.

Instruction donnée à Julienne, ses progrès ; confidences qu'elle fait à Ledoux ; conséquence délicates qui en résultent.

DEUX jours après, une cuisinière fut installée, et un nouveau domestique remplaça le négligent Michel, et le sage Ledoux se trouva en état de recevoir chez lui ses amis et ses clients.

Des maîtres en tous genres furent donnés à la belle Julienne, mais la difficulté qu'elle trouvait à satisfaire celui de la grammaire, lui fit prendre une résolution bien courageuse, dont son oncle ne fut instruit que par hasard.

Il avait sonné dès six heures; personne n'ayant répondu, au second coup, il vit entrer Julienne dans sa chambre, lui demandant avec inquiétude, s'il était plus incommodé ?

— Non, ma chère nièce, je voulais du feu, et changer de linge; mais je suis mieux que jamais, et n'ai d'inquiétude que de vous voir debout et habillée si matin.

— C'est que j'étudiais, mon oncle; c'te gran-maire m'embarbouille la mémoire; mais j'ai décidé qu'elle y entrerait.

— Il ne faut pas, ma nièce, pousser l'application au point de vous rendre malade, il y a du temps, et vous êtes jeune.

Comme il finissait, son domestique entra, qui dit bas à Julienne, avec la finesse qu'ont toujours les gens lourds, qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre, qui s'impatientait.

Ah! ça, dit-elle en rougissant et avec impatience, qu'est-ce qui vous demande ça, je le savais aussi ben que vous, et si vous aviez répondu plutôt à mon oncle, vous n'auriez pas eu la peine de vous mesler de c'qui ne vous regarde pas.

Le domestique stupéfait, se répandait en excuses à mourir de rire; Julienne, que cela irritait, lui dit: « mon oncle, pour que vous le sachiez, c'est que je fesais venir mon maître deux fois par jour, et que j'ne voulais pas que vous le saviez.

— Vous ne méritez, ma bonne amie, que des éloges; mais, dites-moi, combien lui donnez-vous pour cela?

— Autant que vous l'i-en donnez, mon oncle.

— Et comment le payez-vous?

— Sur l'argent qu-vous m'avais donné, y m'en reste assez pour ça.

— Vous êtes une charmante per-

sonne, ma nièce, allez prendre votre leçon, et renvoyez-moi Maurice.

Après qu'il fût changé et debout, car il était rétabli, il mit une de ces perruques à la mode, qui imitent la coiffure à cheveux cours des Romains; celle-ci était par-dessus ses cheveux, pour le garantir, pendant les premiers jours, de l'impression de l'air; et comme elles ne sont point avantageuses, elle lui donnait bien dix années de plus : il recommanda au domestique de lui envoyer le maître, quand il sortirait.

Ce grammairien vint dans son cabinet, où il lui dit, qu'étant instruit du zèle de sa nièce, il le priait de lui donner tous ses soins et de ne rien recevoir d'elle.

A l'heure du déjeûner, il la fit prier de venir.

— Bon Dieu! dit-elle, le voyant pour la première fois la tête découverte ;

comme vous velà amoindri, mon oncle, ce n'était donc pas-là vote visage naturel ?

— Non, ma nièce, j'avais une fluxion.

— Comme vous velà changé! vous êtes tout autre, et y me sembe que quand vous serez rasé, qu'vous allez dev'nir un tout jeune homme.

— Non, j'aurai encore plus de trente ans.

— Je crais ben que non? Mais quequ-ça fait, puique vous n'êtes pu laid, ça vaut mieux.

— Vous me trouviez donc bien laid ?

— Ah! oui, mon oncle, pour ne pas mentir, mais ça ne m'avais pas empêché de vous aimer.

Il était enchanté d'une naïveté si rare : c'était la bonté, unie à la finesse du tact, que donne la sensibilité du

cœur ; le souris des grâces, avec la simplicité de l'innocence.

Il profita de cet instant, pour lui donner ses instructions, sur les objets qu'il desirait qu'elle surveillât ; sur le ton qu'elle devait prendre avec les domestiques, et à l'égard des étrangers, qui pourraient demander à lui parler en son absence.

Au dîner sa surprise fut complette, en le trouvant rasé et habillé, mais elle ne lui en dit rien ; il remarquait seulement qu'elle était plus recueillie, et que beaucoup de pensées l'occupaient. Il la laissa à ses réflexions, et se conduisit comme il avait commencé.

Les succès de Julienne, en dessin et en musique paraissaient déjà certains, on distinguait qu'une oreille d'une justesse précieuse, rendait ses essais sur le piano, d'une grande netteté ; ses dessins étaient moëlleux : il n'y avait

que la grammaire qui la désespérait ; mais il fallait trois mois, pour qu'on pût, en ce genre, apercevoir un progrès marqué.

Quinze jours se passèrent depuis le rétablissement de l'oncle, sans aucune circonstance remarquable, et il y avait près d'un mois qu'elle demeurait avec lui, lorsqu'un jour, en rentrant du palais, plutôt qu'à l'ordinaire, il la trouva gaie, et chantant une romance de son village.

Il lui en fit son compliment, en ajoutant qu'il se trouverait bien heureux, s'il parvenait à bannir toute espèce d'inquiétude de son cœur, et qu'il devait se croire sûr d'y parvenir, puisqu'elle paraissait si contente.

— Je serais ben difficile, si je ne l'étais pas : t'nez, voyez ce qu'on m'a laissé, ce matin, su le payement qu'vous m'avez chargée de faire, i-son été si contens, qui m'ont laissé douze louis

pour

pour mes épingles, j'ai répondu que j'ne pouvais pas les prendre sans vote permission; mais il-z-ont toujours laissés, et moi, j'vous en previens, mon oncle.

— Ils sont bien à vous ; si vous n'eussiez pas été ici, on les aurait donné à un commis, ou une gratification moindre au domestique. Cela m'ouvre les yeux sur l'aisance où j'ai vu mon indolent Michel, qui ne m'en servait pas mieux. Mais quant à vous, ma nièce, quelle si grande joie peut vous causer cet argent? Vous avez droit d'en attendre de moi bien davantage, et je ne vous crois pas intéressée?

— Oh! ce n'est pas par intérêt; mais parce qu si ça dure seulement un peu, je serai ben tôt aussi riche que le pauvre Mathurin, et que son père ne fra pus le fier, su not mariage.

Ou l'oncle connaissait mal son cœur,

en se persuadant que ses soins pour Julienne étaient désintéressés, ou son amour-propre fut blessé, de voir que ses charmes deviendraient la proie d'un villageois, et qu'il ne travaillait que pour lui; car, dès ce moment, ses vues, qui n'avaient été que de procurer un sort indépendant à sa belle pupille, changèrent totalement, et il conçut le projet de devenir le rival préféré de M. Mathurin.

Pardonnons-lui, et ne nous hâtons pas de le juger. Cet écart de l'amour-propre blessé, et qu'il ne prit alors que pour cela, était la première étincelle d'un sentiment bien réel; mais abusé par ce qu'il voyait tous les jours, il croyait que les femmes, en général, dominée par la vanité et le plaisir, pouvaient sacrifier l'amour le plus tendre aux séductions de l'une, et aux illusions de l'autre, ou si bien concilier le tout, que l'amour ne nuisît

pas à l'empire de ces deux passions : d'où il concluait, qu'il pourrait triompher facilement des tendres sentimens de Julienne pour son Mathurin, et la lui renvoyer ensuite, avec les moyens de l'épouser.

Cet aperçu lui prit beaucoup moins de temps, qu'il ne m'en a fallu pour le développer, et il reprit avec le ton de la simple curiosité, par cette question :

— Vous aimez donc beaucoup ce Mathurin ?

— Dame, mon oncle, il est le seul qui m'a consolée depuis la ruine de mon paire : avant ça i m'aimait déjà, i me portait dans ses bras, i m'appelait sa petite femme, et comme à la campagne, i disent leu façon de penser, sans délicatesse, comme à Paris, on li disait, chez nous, c'te petite femme-là ne n'sra pas pour ton nez. Depuis que je suis grandie et devenue

pauvre, Mathurin n'a pas changé, il a toujours parsévéré dans son amiquié; mais son père qui a gardé la souvenance et la rancune, de ce qu'on avait dit à son fils, y-a déclaré qui ne consentirait jamais à note mariage, que je ne y-apportis, deux bons arpens de terre et deux vaches. Pour li Mathurin, i n'a cessé de me consoler, et de me soulager dans mes ouvrages, et de me dire, qu'il ne se marirait jamais à un autre qu'à moi, et qu'il attendrait qui soi son maître: vous voyez ben mon oncle, que je li dois de la reconnaissance; qu'une pauvre fille, comme moi, qui n'avai que des duretés à la maison, était ben aise di espérer une fin, et que je serais aussi ben contente si je pouvais rabattre la fierté de son père, et puis faire voir à ma belle-mère, que je mérite aussi ben qu'elle d'avoir un bon mari.

— C'est très-bien ma nièce, et je ne vous blâme pas d'avoir un bon cœur et de la reconnaissance; mais, dites-moi, si quand vous êtes arrivée à Paris, vous aviez l'espoir de gagner de quoi avoir deux arpens de terre.

— Non vraiment, je ne songeais d'abord qu'à moi, i faut ben renoncer à ce qu'on ne peut avoir.

— Vous n'y renoncez plus à présent ?

— Dame, non, à partir d'aujourd'hui, j'ai conté, qu'avec vote bonté, mon oncle, je pourrais, en un ou deux ans, avoir pus qui ne faut pour m'établir.

— Vous avez raison de compter sur moi, ma charmante nièce; je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse; mais si c'est là votre manière de le devenir, en quoi je ne dois pas vous contraindre, il est inu-

tile d'apprendre la musique et le dessin, cela ne ferait que vous dégoûter des occupations rustiques, vous n'y seriez plus propre, et vous vous trouveriez plus pauvre dans votre ménage, qu'avant de l'avoir établi.

— Ah! mon oncle : et elle se mit à pleurer.

Qu'elle était belle! Avec moins de vivacité, moins de brillant que madame de Meris, elle n'était pas moins touchante; c'était l'éclat de la première jeunesse, son innocence, sa fraîcheur et l'attrait si tentant d'une première possession.

Il lui prit les deux mains, la rassura, l'invita à continuer ses études, à éclairer son esprit, et que quand elle serait en état de juger de ce qui lui conviendrait le mieux, il lui donnerait les moyens d'y parvenir.

— Qu'm'avez-vous donc fait, mon

oncle! je sens déjà que je ne pourrais plus vous quitter?

Il baisa ses deux mains, qui étaient devenues très-belles, et la conduisit à la salle à manger, où le dîner les attendait.

Il était évident qu'il s'était trompé, sur le sentiment dont il craignait que Julienne ne fut préocupée; ce n'était point de l'amour, mais de la reconnaissance, de la vanité, de la vengeance bien innocente, contre sa belle-mère, et il n'avait point de rival; cependant le coup était porté, et il ne changea point de résolution sur le compte de cette charmante personne, et il ne la vit plus que comme une magnifique rose, qu'il cultivait pour lui.

La suite prouvera qu'il ne s'était pas moins trompé, en croyant l'amour subordonné aux calculs de la vanité; cette intéressante amie l'a convaincu

qu'il n'y a point de système qui n'ait son exception ; mais n'anticipons pas sur les événemens.

On leur avait servi des huîtres, sa nièce n'y touchait pas ; il lui demanda pourquoi ?

— C'éque ces petites vilaines bêtes là me dégoûtent.

— Quand on a de l'esprit, il ne faut pas avoir de préventions : il est presque toujours ridicule de trouver mauvais ce que tout le monde aime, sans un motif fondé sur l'expérience ; y avez-vous goûté ? — Non, mon oncle. — Eh bien ! goûtez - y par complaisance pour moi. — Ça n'est pas mauvais ; de complaisance en complaisance , elle en mangea douze, et finit par dire qu'à présent il lui semblait qu'elle en mangerait bien un cent.

— Pour aujourd'hui, ma chère Julienne , cela nuirait à votre dîner , il faut pour se satisfaire que ce soit un

déjeûner, nous le ferons le décadi prochain, il n'y a plus que peu de jours, je ne sortirai pas, et vous en aurez tant que vous le souhaiterez.

— A présent, mon oncle, je n'aurai plus de prévenance contre rien, sans y avoir goûté.

Aussitôt qu'ils furent sortis de table, il lui demanda si elle n'aimerait pas mieux être mise à la mode de Paris.

—Mon oncle, je ferai vote volonté; mais quoique j'n'attende personne du pays, si par hasard y venait quequ'un il irait dire que je fais déjà la dame, et puis il en arriverait queque vent qui soufflerait la médisance.

Sa réflexion était juste, et lui prouvait que chez les filles, la malice devance l'amour.

— Vous avez raison, ma chère Julienne, lui répondit-il; je ne le souhaiterais que pour pouvoir vous mener

au spectacle ; je voulais vous y mener ce soir.

— Eh bien ! mon oncle, es-ce qu'un monsieur ne peut pas aller avé moi, vêtue comme me v'là, nia pas de honte ?

— Non, mon enfant, au contraire, votre ajustement est charmant ; mais il n'en sera que plus remarqué, vous en serez vous-même impatientée, et si quelqu'un de votre pays venait à vous reconnaître, on ne ferait pas moins de propos de vous avoir vu à la comédie, que de vous voir ici vêtue en demoiselle.

— Tenez, mon bon oncle, y a un moyen d'arranger tou ça ; j'aurai des habits comme vous souhaitez pour sortir avé vous, et ici je remettrai toujours les miens, ou d'autres semblables ; mais pour aujourd'hui, menez-mois-y toujours ; pour une fois, serait

ben malheur, si on me voyait; pas vrai, mon cher oncle?

Sa joie était si vive, si naturelle, les roses de ses joues si animées par le desir, qu'il eût fallu être plus qu'un saint pour la refuser. Il fit venir une voiture, et la mena aux Français, où l'on donnait le *Père de Famille;* quoique ce ne soit qu'un drame, il est de bonne compagnie, et il y a dans cette pièce une certaine Sophie, qui ne pouvait manquer de l'intéresser par quelques rapports avec elle; on donnait pour la seconde pièce le *Médecin malgré lui.*

Ce que l'oncle avait prévu, arriva; les lorgnettes furent braquées sur eux, quelques curieux vinrent dans leur loge, heureusement qu'aucune de ses connaissances ne vint augmenter son embarras. Quant à Julienne, elle ne vit rien, ou presque rien de tout cela; toute entière au spectacle, elle ne

voyait que lui et y donnait toutes les facultés de son ame ; il la vit s'attendrir sur le sort de Sophie, s'indigner contre le commandeur et enfin respirer au dénouement ; elle lui fit des questions et des remarques très-justes, mais il était loin de s'attendre à celles qui portaient sur la seconde pièce ; ils étaient rentrés, et il fut très-surpris de lui entendre dire que les paysans n'étaient ni aussi sots ni aussi spirituels que Sganarelle ; qu'ils ne se persuaderaient pas être devenus médecins avec des coups de bâton, et qu'ensuite ils n'auraient ni autant d'esprit ni autant de finesse pour conduire une intrigue.

Il lui fit entendre, avec peine, qu'il fallait au théâtre, outrer ou affaiblir les caractères, pour remplir le but, et que l'auteur n'avait eu dans cette pièce, que le dessein d'attaquer les médecins ignorans.

— Oui, oui, je vois ben qui faut arranger tout ça, mais c'est à côté de la vérité.

Il eut moins de peine à la faire convenir de la nécessité d'acheter des vêtemens qui ne fussent pas remarqués; le lendemain, elle eut une jolie robe toute faite, parce qu'ils ne pouvaient attendre, et à la faveur de cet arrangement, il lui donna tout ce qu'il fallait pour en faire faire plusieurs autres; du linge à son usage; enfin, de la mousseline, de la dentelle et des voiles; ce dernier et essentiel article, ne pouvait être oublié; tout cela était acheté avant dix heures: à midi, il devait plaider une cause intéressante pour des mineurs dont il était le seul appui, il fallait la gagner, et ne voulant négliger aucun des moyens d'intéresser, il venait de prendre le parti de renoncer à son odieuse perruque, qui ne faisait plus que le gêner et de découvrir ses cheveux.

Julienne qui était entrée dans sa chambre pour arranger ses emplettes, le trouva sous sa forme naturelle, lorsqu'elle passa chez lui; sa surprise fut si vive, qu'elle en devint couleur de rose, et ne put s'empêcher de lui dire : « mon dieu, mon oncle, vous rajeunissez comme vous voulais ?

— Non, chère Julienne, c'est que j'ai quitté ma perruque, et que je suis comme j'étais, avant de tomber malade.

— Quelle différence ! à présent vous êtes, par ma foi, un beau et genti monsieu ; j'ne m'en serais pas douté le premier jour que j'vous ai vu.

— Eh bien ! ma nièce, puisque je ne suis plus si laid ni si jouflu, embrassez-moi donc ?

— Esce que les demoiselles de Paris se laissent comme ça embrasser ?

— Mais il me semble qu'au village on s'embrasse aussi, et sûrement vous

n'êtes pas venue jusqu'à présent, sans que Mathurin vous ait embrassée ?

— Lui! il l'a ben voulu une fois, mais j'yai donné un si fier coup de quenouille que je l'ai fait saigner; j'en étais toute fâchée, mais in-l'a pas vu, et c'est encore lui qui ma demandé pardon.

— Cela n'est pas bien de battre ceux qui nous aiment; me battrez-vous, moi qui suis votre oncle ?

— Oh non!

Il s'avança vers elle et l'embrassa deux fois, avec affection; à la première, elle rougit; à la seconde, il sentit ses larmes couler; dans sa surprise, il s'empressa de lui demander s'il aurait eu le malheur de la mortifier et si elle pensait qu'il eût voulu se prévaloir de sa qualité d'oncle ?

— Oh! non, ce n'est pas ça; si j'le pensais, mon oncle, je n'aurais pas reçu tous vos dons, i'me serait ben im-

possible de laisser entrer dans mon cœur, qu'vous voulais humilier Julienne, et pour vous le prouver, je vas vous embrasser moi-même.

Elle l'embrassa en effet, mais les larmes coulaient toujours.

— Dites-moi donc, chère enfant, ce que vous avez ?

— Y'me serait aussi impossible de vous le dire, mon oncle, que de m'le dire à moi, tou'ceque sais c'est que je suis heureuse.

— Il lui serra et baisa les deux mains et s'en fut au tribunal, sûr du succès de sa cause, puisqu'il emportait l'espoir de n'être pas indifférent à sa très-intéressante Julienne.

Après deux heures de plaidoirie, il eut le bonheur de sauver la fortune de ses mineurs, ils eurent toutes les voix en leur faveur; et il rentra, avec la satisfaction que procure un triomphe légitime : il dit à sa belle nièce, ce qui

le rendait si content; et comme il n'était que trois heures, il l'engagea à s'aller habiller, pour qu'ils pussent arriver de bonheur à l'opéra, dont elle serait bien aise de ne rien perdre.

— Je serais déja habillée, mon oncle, si....

— Aurions-nous oublié quelque chose ?

— Non, c'é-que.... (en rougissant) jen'sais pas encore me servir de toutes ces parures, jen'veux pas montrer mon ignorance à la cuisinière, qui p'têtre n'en sai pas pus qu'moi, c'est p'têtre aussi un pus grand mal de vous le dire, mais je ne peux pourtant le dire qu'à vous.

— Vous avez bien fait, mon enfant, votre confiance ne peut-être mieux placée, et il ne faut jamais que les domestiques sachent vos affaires; je vous aid rai à vous habiller, et vous apprendrai l'usage de chaque chose.

— Mais mon oncle.... je n'oserai jamais.

— Osez, ma chère Julienne, et vous verrez que je vous aiderai avec la même discrétion qu'aurait votre père.

Ils passèrent chez elle; il me faudrait ici, les grâces de Bernis, et la légèreté de Boufllers, pour peindre cette scène enchanteresse, et aussi neuve que piquante.

Il fut obligé de donner les moyens qui pouvaient diminuer l'embarras : un ample fichu, attaché d'une épingle, placée très-haut, donnait la facilité de se deshabiller sans inquiétude; il lui passa sous les rideaux de son alcove, tout ce qui pouvait se mettre sans lui et dont il indiqua la manière; enfin, vint le moment de la ceinture, comme en portait mademoiselle Meris; elle fut introduite sous le fichu, et attachée par ses soins; ensuite vint le tour de la robe; quand elle fut passée, l'éternel

fichu ne pouvant rester, il était relevé et dérangé le moins possible ; mais une embarrassante coulisse à serrer, avait besoin de son secours; peignons-nous s'il se peut, l'hypocrite Ledoux, faisant patte de velours, ne touchant à rien, restant immobile, devant des charmes dignes du maître des dieux, jouissant des combats, de la maladresse et du timide embarras de la pudeur, et nous n'aurons qu'une faible esquisse de sa cruelle et cependant délicieuse situation.

Le miroir consulté, fit faire à sa charmante, un cri de surprise : hélas! de quoi? elle embellissait sa parure, et celle plus simple qu'elle venait de quitter, avait quelque chose de plus piquant que la nouvelle.

Il termina la toilette en arrangeant des cheveux châtains de la plus grande beauté, et qui bouclaient naturellement; il plaça le chapeau, le ruban

servant de coulisse au voile; enfin, il ne manquait rien, pas même l'aisance et la facilité, que le desir de plaire donne promptement à la plus novice.

Comme il n'en est pas de même de l'usage, il lui montra comment on portait sa robe en avant, pour se conformer à la mode et n'avoir pas l'air d'ignorer une manière généralement adoptée, et il lui recommanda rigoureusement de ne jamais la relever dans un salon, dans une promenade, ou dans l'escalier du spectacle, quand ils sortiraient.

— Mais, mon oncle, on pourra la déchirer, ou ben aussi que je pourrai faire tomber quequ'un.

— Ma nièce, on laisse déchirer vingt robes et tomber cent personnes, plutôt que d'avoir une attention qui n'est pas reçue.

Ils furent à l'Opéra; ce spectacle si propre à exciter les passions pro-

duisit tout l'effet qu'il en pouvait attendre; il avait donné à sa Julienne des fleurs et tous les petits présens qu'on peut se procurer, et que la simple politesse autorise. Tous ses sens étaient enivrés : « Ah! pourquoi, lui dit-elle, mon oncle, me faire voir tous ses enchantemens? je ne pourrai plus retourner au village?

— Rien, je crois, ma nièce, ne peut vous y obliger, que votre propre volonté.

— Je retournerais ben à la campagne, si c'était avec vous, car ce n'est pas tout ce que je vois qui ferait mon regret; mais où retrouver un oncle comme vous?

Il l'assura, et cette naïveté de sentiment l'exigeait, que rien ne les séparerait qu'à la fin de sa vie, et que dès le lendemain, il allait prendre des mesures qui la mettraient à l'abri de

toute dépendance, si elle venait à le perdre.

— Je n'entends rien à ce que vous voulez faire, et je ne demande qu'à dépendre de vous toute ma vie.

Le cœur de cette pauvre enfant se montrait à découvert, et il pouvait, sans amour-propre, s'apercevoir du penchant qui l'entraînait vers lui; trop délicat pour en vouloir faire une victime exposée à la honte et aux reproches de sa famille, il sentit la nécessité de se faire à son égard un plan de conduite.

La belle Julienne, moins vive, moins décidée que madame de Merci, n'avait détruit, ni balancé l'impression profonde que lui laissait cette femme adorée; impression née, sans doute, du danger auquel leur imprudence les avait exposés, et fortifiée par le regret que lui laissait sa perte; mais elle prenait sur son cœur un em-

pire d'un autre genre; sa naïveté, sa franchise, qui lui offraient, sans qu'elle s'en doutât, toutes ses affections, tous ses sentimens, étaient pour lui un attrait irrésistible, qui touchait encore plus son cœur, qu'il ne séduisait ses sens; tel enfin que, s'il l'eut connu la première, elle n'eût jamais eu à craindre qu'il lui eût rien préféré.

Cet examen, fait avec lui-même, il songea qu'en se permettant de garder cette charmante personne auprès de lui, il devait d'abord lui assurer une existence honnête, et qu'elle pût trouver, si elle venait à le perdre; ce qu'il fit le lendemain, de concert avec son notaire. Ensuite il fit écrire par Durand, père de cette chère enfant.

L'honnête artiste, qui sentit bien que Ledoux avait apprécié le mérite de la jeune personne, et qui était charmé de la servir, manda au père

qu'un de ses amis, chargé des affaires d'une dame très-riche et absente pour quelque temps, avait aussi été chargé par elle, de lui chercher une jeune personne, faite pour devenir son amie et sa compagne, et à qui elle assurerait un sort qui la mettrait au-dessus de tous les besoins de la vie; qu'ayant la liberté de choisir entre une personne qui ait des talens, ou une susceptible d'en acquérir, en donnant la préférence à la plus sage, il avait fait tomber le choix sur sa fille; qu'elle profitait si bien des maîtres qu'on lui avait donné, qu'incessamment elle recevrait les encouragemens qui lui avaient été promis, et dont sûrement elle lui donnerait la preuve, en envoyant quelques petits présens pour ses frères et sœurs, avec la première lettre qu'elle lui écrirait.

Cette précaution, suivie des lettres de Julienne, et de ses petits témoi-

gnages

gnages de souvenir, eut tout l'effet qu'il en avait attendu pour son repos et pour le sien.

Au point où il était parvenu avec sa nièce, la confiance se trouvait établie entr'eux, il ne la quittait que pour ses affaires. Ce commerce suivi, avait rapidement épuré son langage, dont elle ne conservait plus que la naïveté, qui lui est toujours restée, malgré la perfection de talens où elle est parvenue, parce qu'elle prend sa source dans son cœur.

Elle lui avait demandé un livre qui pût l'amuser et l'instruire : sans autre projet que de lui inspirer le desir de se distinguer par les talens, il lui donna la traduction des lettres d'Héloïse à Abeilard, où se trouvaient aussi celles en vers de Collardeau et de Dorat.

Cette malheureuse lecture, qu'il lui avait donné sans réflexion, en lui montrant tout le prix des lumières, alluma

un incendie terrible; il en vit les progrès, et se repentit de n'avoir pas attendu qu'elle eût acquis des connaissances préliminaires : la chère innocente, le visage animé, les yeux gros de larmes, l'aborde comme il rentrait, et lui demande, avec une respiration élevée, si cette histoire était véritable, comme il y avait lieu de le croire.

— Oui, ma chère amie.

— Ah ! chère oncle, cette Héloïse était comme moi, avec un maître qu'elle aimait; j'ai même un avantage sur elle, je n'ai ni père, ni oncle qui vous payent, je vous dois tout : est-ce qu'on est toujours aussi malheureux quand on s'aime ?

— Non, mon ange, si l'amour entraînait toujours d'aussi grands malheurs, on y renoncerait,

— Mais qu'est-ce donc que l'on avait fait à Abeilard; je pleurs sur son sort,

sans comprendre ce qu'on lui a fait souffrir.

— Ma chère nièce, je ne pourrais vous le bien faire comprendre, sans que vous ayiez fait quelqu'autre lecture; je vous mettrai incessamment à portée de satisfaire votre curiosité, rendez-moi ce livre qui vous afflige, je vous en donnerai d'autres qui vous instruiront et vous amuseront en même temps.

— Ah! mon oncle, j'ai peine à l'abandonner, me le rendrez-vous?

— Oui, quand vous aurez lu celui-ci; c'était la *Vie des Grands Hommes*, traduit de Plutarque.

Voulant ensuite achever de détourner son attention de cette impression trop vive, il la menait au Vaudeville, où l'on donnait *le Mur mitoyen*, pièce charmante, qui lui plut, au mari près, qu'elle trouvait bien léger : toutes ces petites réflexions montrait que, dans

cette ame disposée à la tendresse, l'amour ferait le destin de sa vie.

Le déjeûner d'huîtres qui avait été renvoyé à dix jours, se trouvait reculé de deux mois, l'innocente Julienne fut la première à le rappeler ; son oncle savait trop bien que les succès auprès des belles ne s'obtiennent que de près, pour ne pas sentir tous les avantages que pouvait lui fournir cette occasion, dont la gaieté devait se mêler. Il donna, en conséquence, ses ordres pour le lendemain, et se prémunit à tout événement contre l'accident qui avait si cruellement effrayé la délicate Meris.

Tout étant près entre neuf et dix, il fit prévenir sa pupille qu'il l'attendait ; elle descendit, sans autre parure que ses charmes, et une robe légère attachée par une seule gance ; il semblait que l'amour fut d'intelligence avec lui ; cependant le cœur lui battit, et

pendant quelques instans, il ne put faire autre chose que de l'admirer.

— Vous ne me dites rien, mon oncle ?

— J'ai tant de plaisir à vous voir, que je ne songeais pas à vous le dire ; vous me paraissez en bonne santé, et si vous avez autant d'appétit, les huîtres disparaîtront rapidement.

— Vous allez voir.

En effet, elle y allait de bon cœur ; à la première douzaine, il lui versa un verre de Champagne sec, et de même, jusqu'à la sixième ; à cette fois elle s'avisa de trouver que déjà elle le sentait à sa tête.

— En ce cas, ma chère Julienne, vous ne mangerez plus d'huîtres.

— Pourquoi donc ?

— C'est qu'il est indispensable de boire un verre de vin à chaque douzaine ; sans quoi elle vous feront mal.

— Vous plaisantez, mon oncle, laissez-moi faire, et vous verrez?

— Je verrai que vous serez malade, l'huître pèse sur l'estomac, il faut absolument quelque chose de chaud pour la faire passer; il y a cependant un moyen, si vous ne voulez pas boire absolument, vous m'embrasserez, cela fera le même effet.

Oh! non, mon oncle. J'aime mieux boire un peu.

Et elle but en effet.

— Je vous remercie, ma nièce, de préférer le vin à moi.

— Je ne le préfère pas, mon oncle, mais vous savez bien que je ne peux pas vous embrasser, vous me gronderiez encore.

Il laissa passer ce moment, sans explication, en attendant qu'on eût apporté le reste des huîtres et le complément du déjeûner, pour être seuls; lorsque cela fut fait et ses ordres

donnés, il demanda à sa chère Julienne ce qui l'empêchait de l'embrasser, et pourquoi elle pensait qu'il la gronderait ?

— Ah ! mon oncle, je ne peux pas vous le dire.

— Je vous en supplie, ma chère amie.

—Eh bien! c'est que cela me fait mal, et puis vous croirez comme l'autre jour, que je ne vous aime pas ?

— Ce mal là, ma chère nièce, ne peut être qu'un petit battement de cœur qui se dissipe facilement ; est-ce que vous ne voudriez pas le souffrir pour me faire plaisir?

— Je ne voudrais pas vous refuser, mais quoique vous soyiez mon oncle, il n'est pas permis de s'embrasser comme cela ; je suis sûre, puisque que le cœur me bat, que cela n'est pas bien.

— Je suis sûre, ma nièce, que vous

vous trompez, il n'y a de mal qu'à se haïr, ainsi il faut boire ensemble ou s'embrasser.

— Ah! mon cher oncle, je ne veux plus boire. C'était lui dire d'embrasser, du moins il l'entendait de même. La tendre et timide enfant se laissa embrasser, elle le repoussait légèrement; mais le tremblement qui l'agitait, lui disait assez qu'elle lui pardonnait; comme les baisers s'attirent, on les recevait de si bonne grâce, que c'était presque les rendre; il ne s'en contenta pas, et l'accusa d'indifférence, puisqu'elle ne les lui rendait pas.

— Moi, indifférente, cher oncle! que faut-il donc faire pour vous prouver que je ne le suis pas?

— Vous lever, venir contre la glace, et là je vous montrerai comme on embrasse quand on aime.

Elle s'y laissa conduire; sa première leçon fut ardente, mais modeste, elle

l'imita avec confiance ; la seconde fut plus prononcée ; l'enfant prit peur, et éprouva une si vive émotion qu'elle ne put se soutenir que sur lui ; l'instant était décisif, il l'emporta dans ses bras, et avant qu'elle pût se reconnaître, il avait déjà pris tous les droits de l'amour heureux.

Une douleur inévitable, malgré ses précautions, l'avait rappelée à elle-même ; il ne songeait qu'à la dissiper par les plus tendres caresses et le sentiment du plaisir, mais cette douleur, réellement passée, n'était pas ce qui l'occupait. Un déluge de larmes, l'accent du désespoir ne lui permirent pas de douter qu'elle ne se crût perdue.

— Calmez-vous, de grâce, chère amour, lui dit-il, ne voyez que l'excès de ma tendresse et pardonnez-moi.

—Ah! mon oncle, n'était-ce que pour livrer Julienne à la honte et au dé-

sespoir que vous lui avez fait croire que vous l'aimiez ?

— Quelle affreuse idée, chère amie ; je ne respire que pour vous, tous les jours de ma vie vous seront consacrés ; rien ne pourra plus nous séparer. Ah ! prouvez-moi que vous m'aimez, daignez vivre pour mon bonheur.

— Vous avez raison, je n'ai plus d'autre existence ; vous rendre heureux et cesser de vivre quand vous cesserez de m'aimer.

— Pourquoi le penser, comment votre ame simple, votre cœur naïf peut-il supposer le crime et la trahison..

— Cher ami, cher oncle, je sais bien, toute simple que je suis, que vous venez de me faire perdre tous droits à l'estime, et qu'à présent votre amour doit me tenir lieu de tout, un instant peut me le ravir, où me réfugierai-je ; quelle conso-

lation trouverai-je contre un si grand malheur? Je vous aimais, mon oncle, il y a déjà long-temps, mais je comptais rester seul à le savoir, et conserver votre estime; vivre auprès de vous était tout ce que je souhaitais.

— N'est-ce pas un bonheur de plus, cher amour, que de nous aimer tous deux, et de jouir d'une félicité que rien ne pourra nous ravir.

Il faut se peindre la situation dans laquelle se tenait cette conversation, pour se faire une idée juste de l'être supérieur dont les facultés suspendues, uniquement fixées sur le sentiment, étaient restées insensibles à l'attrait du plaisir et de la curiosité. Elle lui répondit ainsi :

— Je n'ai point élevé mes idées, mon cher ami, mon cher bienfaiteur, à la prétention de devenir votre femme, je ne vous le demande pas, je ne vous le demanderai jamais; que je sois votre

Héloïse, et puisse mon sort être plus heureux que le sien! je suis à vous et ne serai jamais qu'à vous! Ses bras l'entourèrent, le plaisir vint effacer la trace des larmes et de tous les souvenirs douloureux : il serait impossible de donner une idée de leurs transports, l'univers eût été anéanti, qu'ils ne s'en seraient pas aperçus, et dans les bras de la tendre et adorable Julienne, Ledoux éprouva combien les jouissances que procurent le véritable amour, sont supérieures à toutes les autres.

Dans le tendre abandon qui suit l'ivresse de l'amour, que de charmes il trouva dans sa personne et dans ses manières! Au moins l'égale de tout ce qu'il avait admiré, elle l'emportait par la jeunesse, la fraîcheur et la beauté de coloris; mais, ce qui assurait son triomphe, était cette charmante et indéfinissable physionomie où se peignait

à la fois, la bonté, la douceur et toute l'expression que donnent l'esprit et la délicatesse.

A compter de ce moment, leurs jours ne furent plus qu'un cercle de plaisirs; la tendre et modeste Julienne, ne voulut jamais sortir des bornes de la simplicité, toujours mise avec la modestie d'une demoiselle, elle ne profita de la liberté que lui laissaient la lettre et les mesures prises à l'égard de son père, que pour renoncer aux vêtemens de son pays, mais en se renfermant dans tout ce qui convenait à une fortune médiocre, et elle ne s'en est jamais écartée que par complaisance lorsqu'elle sortait avec son oncle.

Il eut le plaisir de la voir se perfectionner de toute manière sous ses yeux : elle faisait tourner au profit de ses connaissances, jusques à ses plaisirs; ils n'étaient pour elle, que des motifs de curiosité qui augmentaient le desir

de s'instruire; aussi est-elle devenue une personne accomplie.

Crue sa nièce, par le peu de personnes qu'il avait occasion de recevoir, elle captivait l'estime et l'admiration.

Ramené sans cesse près d'elle, par un sentiment plus calme que ceux qu'il avait éprouvé, mais vraiment sincère, il jouissait, depuis plus d'un an, de tout le bonheur qu'un mortel peut souhaiter, et n'en desirait pas d'autre, lorsque le père de Julienne tomba malade; il desira la voir, il n'y avait pas moyen de s'y refuser; Ledoux l'y fit conduire par l'honnête Durand, qui lui dit au retour, qu'il craignait que la belle Julienne ne lui fût pas rendue sans difficultés, qu'il avait aperçu les regards de l'envie, mais qu'à tout événement, il pouvait compter qu'il lui serait entièrement dévoué.

Il était convenu avec sa chère Julienne, qu'elle se montrerait toujours

comme attendant la Dame qui l'avait fait instruire pour elle; parce que, dans tous les cas il créerait plutôt quelque chose qui ressemblât à cette première donnée, que de la laisser souffrir.

Cet engagement était téméraire, il était difficile d'obtenir qu'une femme vraiment respectable, eût la complaisance de jouer ce rôle, et celles propres à le remplir, ne méritent pas de confiance, il comptait donc un peu trop sur son bonheur.

Le temps des chagrins et des traverses était arrivé, l'heureux Ledoux devait aussi être éprouvé au creuset de l'adversité; mais il était décidé que les peines mêmes auraient en sa faveur moins d'épines; le premier allègement qu'il reçut aux siennes, fut les nouvelles qui lui parvinrent de son ami Sainville.

CHAPITRE XXIV.

Retour de Sainville en Europe ; son départ antérieur pour Batavia ; quelle était l'inconnue qui s'était introduite sur son navire.

« Je viens, mon cher Ledoux, de débarquer à Rotterdam ; mon premier soin est de t'en donner la nouvelle qui te parviendra par un ami sûr, dont tu recevras en même-temps la suite de mon journal, depuis mon départ de Lubeck : je n'ai pas l'inquiétude qu'il te cherche vainement à Paris ; la personne qui t'a remis mes précédentes dépêches, avait pris le soin d'écrire à mon beau-père pour lui rendre compte de la commission dont il s'était chargé ; et lui a en même-temps fait parvenir ton adresse, qui m'a été en-

voyée à Batavia, où j'ai enfin eu la satisfaction de te savoir vivant et en bonne santé : si tu as senti comme moi les obstacles qui s'opposaient à notre correspondance, tu te hâteras de la tirer du long sommeil où elle a langui en m'adressant promptement la réponse chez MM. Hottinguer, à Rotterdam.

L'ami que je charge de te voir t'exposera plus amplement tous les vœux de mon cœur. Je t'embrasse avec toute l'ardeur de l'amitié.

SAINVILLE.

Suite des mémoires de Sainville.

« A l'instant où je t'adressais mes adieux, mon cher Ledoux, il n'était plus question que de mon départ, dont à mon grand étonnement, je ne voyais pas ma femme s'alarmer.

» Le compte Ulric de Goërtz, envers

lequel je n'avais pas eu de peine à justifier ma conduite, et qui avait exigé que je le tinsse au courant de mes affaires, m'avait prié de recevoir en qualité de lieutenant et de sous-lieutenant deux jeunes officiers de la marine Suédoise, qui n'ayant pas, en ce moment, d'expédition lointaine qui pût les occuper, desiraient profiter de cette occasion pour voir l'Inde, et s'instruire, qu'ils me joindraient avec une permission de la cour, et que ce voyage leur serait compté comme fait au service de leur nation.

» Cette proposition était trop honorable, pour m'y refuser, et quoique mon projet n'eût pas été de m'adjoindre plus qu'un lieutenant, je fus charmé, dans un voyage de long cours, d'avoir deux gentilshommes sur la bravoure desquels je pusse compter.

» Cet état-major était encore augmenté de deux pilotins, enfans de nos corres-

pondans à Copenhague, qui se destinaient à la mer, et qui faisaient leur premier voyage.

» A trois hommes près, mon équipage fut entièrement composé de marins aguerris, qui avaient tous navigués avec moi, et dont la valeur et la probité m'étaient connues; il montait à ving-cinq hommes, non compris l'état-major et un chirurgien.

» Nous touchions au moment de l'embarquement, et quoique j'eusse ménagé deux chambres de passagers dont je comptais tirer avantage pour le retour, je ne m'attendais pas qu'il s'en trouvât en Europe, n'y ayant pas, dans la partie que j'habitais, de maisons de commerce qui eussent des établissemens, ni à Batavia, ni au cap de Bonne-Espérance, qui sont des possessions hollandaises; cependant il se présenta une jeune dame, se disant de Rostock descendue à l'auberge, mu-

nie de passeports, et demandant le passage jusqu'à Madère, où elle allait rejoindre sa famille, et qui offrait quatre cents ducats danois, si je voulais la descendre à Madère, elle et sa femme de chambre.

» Nous étions réunis au déjeûner, lorsqu'elle fit cette proposition en présence de madame Sainville; je regardai mon père qui me dit : — Tu sais mieux que moi, capitaine, si tu peux toucher à cette île.

— On la reconnaît prèsque toujours, mon père, mais on ne s'y arrête qu'en cas de nécessisé; cependant je peux y débarquer madame, si cela vous convient.

— Pourquoi, reprit madame Sainville, refuseriez-vous, mon ami, un service qui ne vous détournera pas de votre direction?

» Ce mot détermina tout, la dame compta ses ducats, et demanda seu-

lement de ne s'embarquer, qu'au dernier signal de départ, parce que sa femme de chambre, qui avait mal aux yeux, ne prendrait l'air qu'à ce moment; que ce mal n'était presque plus rien, mais exigeait qu'elle eût encore quelque jours la tête bien enveloppée et couverte d'un voile.

» Cette demande, qui n'avait rien d'extraordinaire, ne fit faire aucune réflexion; nous voulûmes engager cette dame à venir vivre avec nous, jusqu'au jour de départ; elle s'en défendit, sous prétexte de donner ses soins à sa suivante, qu'elle avait élevée, et qu'elle aimait tendrement.

—Voilà un passage bien payé, me dit le papa Ehrlich, pour n'aller qu'à Madère; j'en ai conscience, Sainville; tu pourras avoir soin de ces dames et les bien dorloter, je te les recommande.

» Ma femme, qui ne parut pas s'amuser de cet entretien, se retira.

» L'après-midi, elle vint à bord, se fit voir de tout l'équipage, sans oublier un seul homme, et fit des générosités à tous.

»Le soir, elle nous dit :—J'ai aussi été passer en revue l'équipage du capitaine Sainville; mais il ne m'a pas donné la satisfaction de savoir si je m'y entendais bien, ni pourquoi je m'étais avisée de cette visite.

— C'est que je n'y ai vu, ma chère amie, d'autre motif que de vous amuser.

— J'en avais un plus sérieux, c'est d'intéresser tous ces bonnes gens à la conservation d'un capitaine dont la perte entraînerait la mienne.

» Je la remerciai d'un soin si affecteux, et son père croyant le moment heureux pour annoncer mon départ, me dit :— Que les vents étant fixes, au sud-est, il croyait que je pourrais partir le surlendemain? Je le confirmai dans son opinion, et madame Sain-

ville ajouta : — Sitôt que cela sera sûr, je vous prie mon ami, ainsi que mon père, de trouver bon que je reste enfermée tout le jour et que je ne sois interrompue par qui que ce soit; je veux éviter le moment des adieux et rester libre de m'affliger jusqu'à ce que je sois en état de paraître; et elle nous quitta aussitôt que son père l'eut assurée que ses ordres seraient respectés comme les siens.

» Le jour suivant, l'époque fatale annoncée pour le lendemain matin à dix heures, ma femme me donna les plus tendres témoignages de son affection, et me demanda de partir sans l'éveiller. Je le lui promis, je n'eus qu'un sommeille interrompu, je me levai, elle paraissait dormir tranquillement; je lui donnai doucement le dernier baiser; je quittai mon père et mon frère, moins silencieusement, et me hâtai de gagner le port.

» Tout le monde était à bord, on n'at-

tendait plus que les deux dames, j'allais faire tirer un second coup de canon, lorsqu'elles arrivèrent sur le rivage; je leur renvoyai la chaloupe et aidai moi-même à les faire entrer à mon bord; sitôt qu'elles furent à leur chambre, je fis appareiller, et une heure après, nous étions sous voiles.

» La mer était ouleuse, je ne fus pas surpris que la passagère me fit demander de manger à sa chambre; il n'y avait pas moyen de dîner avec apprêts: cette situation dura tant que nous fûmes dans le détroit, mais le troisième jour au matin, étant entré dans la mer du nord, par un vent frais, je fis déployer les voiles et me retirai à ma chambre, occupé de pensées tristes, dont je fus distrait l'instant d'après par la lettre qu'on me remit de la dame que j'avais embarquée.

La foudre qui eût tombée à mes pieds ne m'eût pas plus surpris que d'y

d'y reconnaître, par l'écriture et la signature de ma femme, que c'était elle qui était ma passagère.

» Flatté cependant de ce généreux témoignage de son amour, je me rendis maître de mes mouvemens et j'allais au-devant d'elle, lorsque je la rencontrai dans la grande chambre : elle tomba dans mes bras et put à peine me dire : me pardonnez-vous, Sainville.

— Oui, ma chère amie, et de tout mon cœur ; mais notre père nous pardonnera-t-il, et ne doit-il pas croire que nous nous sommes indignement joué de sa tendresse ?

— Non, mon ami, il sait que je suis seule coupable ; je lui ai laissé une lettre qui dévoile toute ma conduite et les précautions que j'ai prises.

— Vous n'avez pu arranger et exécuter ce complot sans un confident.

— Mon frère ; il a tout fait.

— Et cette jeune fille ?

— C'est la fille de la femme de chambre de ma mère, qui a consenti à jouer ce rôle et à me suivre, sa mère me l'a confiée; mon père ne l'ayant point vue depuis son enfance, n'a pu la reconnaître.

— Comment! Ehrlich qui paraît si sage et toujours si mélancolique?

— C'est de ce sentiment dont j'ai profité. Je le crois dominé par une passion secrète qu'il n'ose avouer, soit de peur de déplaire à mon père, ou d'y trouver de l'opposition; et c'est sans doute par un retour sur lui-même, qu'il a compâti à mes peines.

— Allez vous reposer, ma chère amie; tantôt je vous annoncerai à mon équipage, pour qu'on vous rende les égards qui vous sont dus.

— C'était, mon cher Sainville, dans la vue d'en être connue, et que je n'eusse pas une existence équivoque

auprès de vous, que j'étais venue me faire voir sur votre bâtiment.

— Que de soins touchans, ma chère amie; il ne leur manque que l'approbation de votre père.

» Lorsque je l'eus conduite à sa chambre, je n'eus rien de plus pressé que d'écrire plusieurs lettres semblables, pour rendre compte de cet événement à mon père, et le prévenir que je relâcherais à Rotterdam, quelque chose qui en pût arriver, pour y attendre sa réponse, et ne pas emmener sa fille sans son consentement; que je me conformerais à ses ordres en la laissant chez MM. Hottinguer; que je choisissais ce port de préférence, parce que l'entrée et la sortie en étant faciles, le retard que j'éprouverais serait sans conséquence pour mon voyage.

Ces dépêches faites, je fis serrer la côte le plus possible, et à chaque fois que je voyais des pêcheurs, je les fai-

sais héler et leur donnais mes lettres, en leur annonçant bonne récompense, indépendamment de celle que je donnais d'avance.

» Je pris cette précaution jusqu'au delà de l'embouchure de l'Elbe ; après quoi elle me devint impossible.

» La présence de ma femme à bord devint une occasion de divertissement, auquel je me prêtai, mais je n'avais pas l'esprit tranquille.

» Arrivé à la vue du port de Rotterdam, je fis jeter l'ancre et préparer mon canot. Ma femme qui ne pouvait ignorer où nous étions, m'avait montré les plus vives inquiétudes ; je l'avais rassurée ; mais elle me croyait si peu, qu'elle me jurait que la force seule pourrait l'ôter de mon navire.

» Je la laissai avec ses craintes, et me rendis chez MM. Hottinguer, où j'eus la satisfaction de trouver une lettre de mon père, apportée par un exprès.

» Il me rassurait sur mes craintes à son égard, me disait qu'il savait que je n'avais en rien contribué au départ d'Eugénie; que ma conduite dans cette circonstance le touchait si sensiblement, qu'elle l'eût porté à pardonner à sa fille, en supposant qu'il eût pu lui en vouloir; que la lettre qu'il lui adressait achèverait de me faire connaître ses sentimens. La voici :

« Le seul tort que tu aies, mon Eugénie, c'est de n'avoir pas assez compté sur la tendresse de ton père, et de lui avoir ôté le mérite de consentir à un vœu bien légitime; c'est le seul chagrin que tu lui aies jamais donné, il te le pardonne. Suis ton époux; livre-toi sans crainte et sans inquiétude à ta tendresse pour lui, il la mérite : il a toute la mienne ainsi que mon estime. Je suis bien sûr de vous revoir, mes enfans, et de vous serrer encore dans mes bras. Partez

donc, vîte, accélérez votre voyage ; il sera heureux, mes vœux et ma bénédiction vous accompagnent.

EHRLICH.

» Je ne pris que le temps de tracer une courte réponse, pour le remercier et lui apprendre que je n'étais pas entré dans le port, et que je n'avais pas été retardé d'une heure entière.

» De mon canot je fis le signal de lever l'ancre. A peine remonté à bord, je criai : « Victoire ! mes amis ; ma femme nous reste avec la permission de son père. »

» Ce fut une joie universelle parmi tout l'équipage. Après que la tendre Eugénie eût lu et baisé la lettre de son père, l'eau-de-vie fut distribuée en abondance ; et, à pleines voiles, nous traversâmes la Manche sans accident et sans rencontres fâcheuses.

» Malgré mes petites lenteurs, ma

station devant Rotterdam, où je n'étais parvenu qu'avec la précaution de ralentir de voiles pour laisser à M. Ehrlich le temps de me répondre, nous nous vîmes, après trente-cinq jours de navigation, au-delà du détroit de Gibraltar. J'étais très-éloigné de concevoir aucune inquiétude. Je naviguais sous un pavillon respecté : il ne le fut cependant pas.

CHAPITRE XXV.

Rencontre ; combat ; prisonniers de guerre ; conspiration.

» Un corsaire de Salé eut la hardiesse de me donner la chasse : il me suivait depuis trois jours sans pouvoir m'atteindre, parce que j'étais beaucoup plus fin voilier ; piqué de son audace, je l'eusse déjà coulé bas sans la crainte d'effrayer ma femme, pour le seul plaisir de corriger un bandit, et avec d'autant plus de raison, que depuis l'heureuse journée qui nous avait procuré le consentement de notre père, elle se croyait enceinte.

» Cependant comme elle nous entendait sans cesse parler de cet écumeur, et de l'espèce de honte qu'il y avait d'avoir l'air de fuir devant lui ; que

mes jeunes officiers et tout mon équipage montraient le plus vif desir de combattre, elle me dit : « Je ne voudrais pas plus, mon ami, nuire à votre gloire qu'à votre fortune ; que je ne sois un obstacle à rien : je suis, auprès de vous, inaccessible à la peur. »

» Ce fut un cri de joie et un signal de combat. Le temps était beau, le vent modéré : je fis larguer presque toutes mes voiles et monter aux hunes, comme si j'eusse eu quelque chose à faire réparer à mes manœuvres.

» Le Salétin donna dans le piége; il ne me soupçonnait pas armé en guerre, son projet était de tenter l'abordage, et de me vaincre par le nombre d'hommes, dont ces corsaires sont toujours remplis.

» Je connaissais trop bien leur manière, pour me laisser approcher : je fis charger mes canons et ouvrir mes

sabors par le côté opposé à celui qu'il pouvait voir : mes gens qui étaient ventre à terre et armés de bons fusils, avaient aussi ordre de tirer et d'ajuster chacun leur homme, lorsqu'ils se croiraient à portée.

» Aussitôt que l'ennemi m'eût approché, je virai de bord, et lui envoyai une bordée si bien servie, à laquelle il s'attendait si peu, qu'elle le mit en désordre et coupa un de ses mâts ; la bordée de tribord se trouvant servie, je revirai et le saluai de nouveau, mais si malheureusement pour lui, que le feu se manifesta dans l'entrepont, avec une fureur qui ne lui laissait nul espoir de salut. C'était un spectacle vraiment déplorable, je ne pouvais le secourir sans m'exposer, il paraissait que le chef avait été tué ; il mirent la chaloupe à la mer, où les plus forts et les plus pressés s'étant précipités, en trop grand nombre,

comme il arrive dans ces circonstances, ils furent tous submergés avec leur chaloupe.

» Je me tenais à distance, de crainte que le vent ne m'apportât l'incendie, et je faisais apprêter le canot, pour essayer de sauver quelques-uns de ces malheureux, lorsque, sur l'avant de ce navire enflammé, parurent deux hommes de bonne mine, qui jetèrent dans la mer, une jeune personne, ayant une chaîne à l'un de ses bras et s'y précipitèrent ensuite.

» Mes soins se déterminèrent en leur faveur; les cinq hommes qui étaient déjà dans le canot, eurent ordre de les retirer, en commençant par la plus jeune fille, comme la plus faible; ils furent bientôt secourus et montés sur mon bord, où je leur fis donner les secours dont ils avaient besoin.

» N'y ayant plus aucuns vestiges de ces malheureux, je laissai mes ma-

telots retirer quelques coffres qui surnagaient, et dont je leur abandonnai le butin; et je continuai ma route.

» J'interrogeai, aussitôt qu'il fut possible, les deux hommes que j'avais fait sauver; je ne pus me faire comprendre que de l'un d'eux, qui, après avoir essayé de l'Italien et de l'Espagnol, que j'entendais sans pouvoir le parler, se trouva pouvoir s'expliquer en Français; il me dit qu'il n'était, ainsi que son compagnon, que passagers sur ce navire, qu'il était convenu dans la Morée, avec le commandant, de le transporter à Salé, avec ses marchandises, ayant des affaires de commerce dans l'empire de Maroc; qu'il ignorait qu'il fît la profession de corsaire; qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour le détourner de m'attaquer; qu'il semblait pressentir le malheureux événement qui lui enlevait presque toute sa fortune.

» Je remarquai, tandis qu'il me parlait, qu'il ne l'avait pas tout à fait négligée, et qu'une corde avait entraîné, après lui, un coffret qui paraissait précieux.

— C'est, me dit-il, tout ce que j'ai pu sauver; ce coffre contient des diamans et quelques pierres précieuses; je les donnerai volontiers pour ma rançon.

— Etranger, lui dis-je, je ne fais point d'esclaves, les peuples de l'Europe ne sont point dans cet usage; en mon particulier, je sais respecter le malheur; garde tes diamans, et dis-moi ce que c'est que cette jeune personne, et pourquoi tu l'as précipitée dans la mer.

— C'était dans l'espoir qu'elle serait sauvée; je ne sais d'ailleurs rien de particulier sur son destin; il m'a paru qu'elle était esclave du capitaine, et qu'il se proposait de la vendre à l'em-

pereur ou à quelques seigneurs de cet empire.

— Vas te reposer, lui dis-je, j'ai fait préparer un hamac pour toi et un pour ton ami; je ne peux me détourner de ma destination, qui est pour Batavia ; mais je vous procurerai tous les secours que vous devez attendre de moi, et si, avant mon retour, vous n'avez pas trouvé d'occasion de retourner dans votre patrie, je vous ramenerai et vous déposerai sur la côte d'Espagne, ou sur celle de Portugal.

« Il me restait à visiter la jeune esclave, à m'éclairer aussi sur son sort, et à en tirer quelque lumière sur ces deux étrangers, dont, malgré leur bonne mine, l'air audacieux ne me revenait point.

Je la trouvai parfaitement rétablie, et déja vêtue à la mode d'Europe; dans ce nouveau costume elle n'était

pas moins belle qu'elle ne m'avait parue d'abord.

Madame Sainville laissa apercevoir quelqu'inquiétude du premier effet que cette infortunée produirait sur moi ; je connaissais trop la susceptibilité de son cœur, pour lui laisser la moindre incertitude sur mes sentimens, aussi ce léger mouvement fut-il bientôt dissipé.

— Voilà, lui dis-je, une infortunée qui ne connaîtra plus le malheur, ma chère amie, puisque vous l'avez prise sous votre protection; avez-vous quelqu'éclaircissement sur son sort.

— Elle est Grecque, mais heureusement qu'elle parle passablement l'Italien, que je sais aussi; elle m'a dit que ses parens, qui avaient eu la dureté de la vendre à ce corsaire, qui la destinait à l'esclavage le plus odieux, pour une fille née libre, qu'elle remerciait le sort de l'avoir préservée

de l'infamie, et qu'elle me servirait toute sa vie avec fidélité, pour me prouver sa reconnaissance, et ne plus être exposée à un si grand malheur; je l'ai rassurée, mon ami, et lui ai promis, qu'avec votre appui, elle n'aurait jamais rien à craindre de semblable.

— Ni même la servitude; elle est assez belle pour pouvoir trouver à se marier à Batavia, ou même en Europe, si nous étions dans la nécessité de la ramener.

« J'en restai là pour le moment, et ne communiquai qu'en particulier, à ma femme, le desir que j'avais qu'elle questionnât cette jeune personne, sur les deux hommes que j'avais fait sauver; que ne s'expliquant que difficilement en Français, j'aurais pu leur parler la langue Grecque; mais que, par je ne sais quelle inspiration, je ne voulais pas faire

connaître que je susse cette langue, afin de pouvoir pénétrer, sans qu'ils s'en doutassent, ces deux étrangers qui ne m'inspirait pas de confiance.

» La nuit ayant amené la solitude et les réflexions, madame Sainville me dit que je lui avais fait voir un spetacle rare, mais bien cruel, et qu'elle souhaitait bien que ce fût le dernier; je l'assurai que cela n'arriverait plus, à moins que je n'y fusse forcé, ce qui n'était pas à craindre; que je me repentais d'avoir attaqué ce corsaire, que je pouvais éviter, et que je gémissais de mes succès, quoiqu'on ne dût pas regretter d'avoir anéanti des brigands.

» Le lendemain, les soins de mes lieutenans; et ceux de mes deux pilotins qui eussent volontiers servi de marchepied à ma femme, se trouvèrent partagés entre elle et la belle Grecque; elle leur en fit agréablement la guerre

et s'amusa de l'embarras de ces deux jeunes gens; mais elle gagna en échange les attentions de mes deux asiatiques, qui furent enchantés de pouvoir causer avec une belle dame, et en qui je trouvai un usage du monde qui fixa d'autant plus mes regards sur eux.

Nous étions tous sur le pont quand le chirurgien vint me faire son compliment d'avoir si bien opéré, que je rendais son ministère inutile, qu'il espérait que sa charpie n'aurait point d'occasion d'être employée; je le remerciai et l'engageai à se réunir à nous plus souvent ; il joignait à un mérite réel dans son art, un esprit très-orné , et j'étais bien aise de le mettre à portée de faire, ainsi que moi, ses observations sur les deux étrangers auxquels, à tout événement, je témoignais beaucoup d'égards.

Au bout de deux ou trois jours, madame Sainville, était parvenu à dé-

couvrir, par la belle Zélis, (c'est ainsi que se nommait la jeune Grecque) que les deux hommes qui avaient songé à la sauver du navire enflammé avaient eu dans ce navire, une autorité en quelque sorte supérieure à celle du capitaine, qu'elle n'avait jamais été à portée de remarquer qu'il se fussent opposés au dessein de m'attaquer, parce qu'on la tenait enchaînée dans sa chambre, pour qu'elle ne communiquât avec personne; qu'elle était née à Corinthe, et qu'on l'avait conduite dans la Morée, où elle avait été vendue au capitaine Salétin, en présence du plus grand de ces deux hommes, qui se nommait Ali Ghurta; que certainement, quoiqu'il fût Grec de nation, elle avait toute sorte de raison de les croire établis à Salé ou dans les environs; qu'enfin, lors qu'on l'avait livrée avec inhumanité au corsaire, il n'avait montré aucune sensibilité; que lui

seul avait eu le droit de venir lui parler dans le navire, et que, malgré qu'il n'eût rien dit qui pût alarmer sa pudeur, elle avait toujours pensé qu'elle lui était destinée; et que depuis qu'elle savait que nous avions le pouvoir de la soustraire à cette horreur, elle en rendait grâce à la providence, et avait fait le serment de nous consacrer sa vie.

» Ces lumières n'étaient pas indifférentes; mais il était réservé à mon brave et fidèle Burck de m'en donner qui m'ont sauvé la vie, et vraisemblablement à tout ce qui m'entourait, dans la supposition que ces hardis scélérats fussent parvenus à exécuter leur horrible dessein.

» Dans un moment où nous ne pouvions être entendus de personne, Burck me dit : « mon capitaine, j'ai remarqué une intelligence suspecte entre l'un de ces corsaires, et un des trois mate-

lots Norwégiens que nous avons embarqués; je les ai épiés, et le hasard m'a mieux servi que je n'espérais; je l'ai entendu dire en langue *franque*, que j'ai un peu apprise dans un voyage à Marseille : « eh bien! as-tu parlé à tes camarades, espères-tu en gagner d'autres? tu ne vas pas vîte, ce n'est pas l'argent qui te manque? Je vous ai déjà dit, a répondu le coquin, que j'étais sûr de mes deux camarades, mais pour gagner les autres, il faut plus de temps, et les sonder en particulier; je serais plus avancé, si ce n'était ce maudit maître d'équipage : il ne dort jamais, on le trouve partout et à toute heure; je ne pourrai rien commencer que je n'aye réussi à le jeter à la mer. »

» Vous esperez bien, mon capitaine, que je m'y opposerai; mais comme je me suis douté que ce corsaire rendrait compte à son camarade, ou plutôt à

son chef, de ce qu'il venait de faire, je me suis caché sous des cables dans l'endroit où je sais qu'ils se réunissent souvent.

» Le premier a commencé en langue *franque*; mais l'autre l'a fait taire, en lui parlant une langue que je n'entends pas; tout ce que j'ai compris, c'est qu'ils sont convenus de se rejoindre après le quart qui finira à minuit : l'endroit est commode pour se cacher ; prenez un habit de matelot pour n'être pas remarqué, je vous placerai où j'étais, j'étendrai un morceau de voiles par-dessus les cables, et il sera impossible de se douter que vous soyiez là. Si par bonheur vous pouvez les comprendre, vous en saurez plus, en une fois, que moi en cinquante; en attendant, je ne reposerai jamais que quand vous veillerez. Nos deux officiers sont de braves gens, et je réponds qu'aucun homme de l'équipage ne se laissera corrompre.

» Je lui serrai la main, et me bornai à lui demander des culottes et vestes de matelots, et qu'à onze heures je me glisserais parmi les autres marins.

» Notre projet s'exécuta avec facilité; je me blotis dans le vide d'un cable, ramassé en cercle sur l'arrière, et là, couvert d'une petite voile, je pouvais tout entendre sans être vu ni soupçonné.

» Vers minuit et demi nos deux conspirateurs s'établirent près du beaupré, et eurent, en langue Grecque, l'entretien suivant :

GHURTA.

J'attendais avec impatience, mon cher Molosse, le moment de nous rejoindre; ce matelot a-t-il réussi?

MOLOSSE.

Il n'est pas plus avancé que le premier jour, il ne compte encore que sur ses deux camarades, qui sont du

même pays que lui; mais la surveillance du maître d'équipage ne lui a pas encore permis de traiter avec les autres.

GHURTA.

Il n'a qu'à s'en défaire; cela serait bientôt fait, si nous avions pu sauver nos coffres, j'empoisonnerais tous ces chiens-là.

MOLOSSE.

Ne gâtons rien, en voulant aller trop vîte.

GHURTA.

Veux-tu attendre que nous soyions à Batavia? N'épargne ni l'or ni les promesses.

MOLOSSE.

Je recommencerai demain, et sitôt que nous pourrons compter sur huit hommes en tout, nous pourrons hasarder l'événement : j'en répondrais avec ce peu de monde, et nous deux à leur tête, si tu n'avais toujours la rage des femmes,

femmes, non content de vouloir reprendre Zélis, te voilà enflammé pour la femme du capitaine ; ce sont des gens riches et considérés dans leur pays; leur vengeance intéressera les puissances, et tu t'en trouveras mal ; si tu voulais renoncer aux femmes et les abandonner avec les officiers à Madagascar, pour ne t'attacher qu'aux richesses, ils se consoleraient ; mais les Européens ne pardonnent point les outrages faits aux femmes, et ton projet ne m'annonce rien que de funeste.

GHURTA.

Tu n'as que le courage d'un corsaire ; au-delà du pillage, ton ame crasse ne voit plus rien, et ne peut s'élever aux conceptions de la mienne ; j'aurai la femme de cet Allemand, dussé-je le poignarder lui et ses lieutenans ; il me protège, parce qu'il croit que je suis son redevable de m'avoir

sauvé la vie; mais il ignore que le vaisseau brûlé portait mes richesses; que Zélis, qu'il me ravit, était à moi; et que si cet imbécile de corsaire m'eût laissé commander, je n'aurais pas donné dans le piége où il est tombé. Je m'en vengerai, je le jure par toutes les furies qui me dévorent.

MOLOSSE.

Puisque tu veux la femme de ce capitaine, que feras-tu de Zélis, qui est déjà disposée à te haïr?

GHURTA.

Je les aurai toutes deux, et si elles me gênent, tu sais que dans le péril je ne balance pas à m'en défaire; mais le plaisir d'abord; cependant j'espère les conserver: elles sont fines; j'aime la résistance; je suis dégoûté de ces esclaves toujours soumises. Après avoir cinglé vers Ormus ou ailleurs, et y avoir échangé ou déguisé le navire,

nous reviendrons à Salé; je garderai les femmes et la moitié des richesses, l'autre moitié sera pour toi, et le navire en outre avec lequel tu pourras aller en course si cela te plaît; pour moi je ne songerai plus qu'au repos; je n'ai pas caché que nous étions Grecs, mais on ignore que nous sommes fixés à Salé, et que nous sommes aussi des corsaires : prends garde à tes paroles.

MOLOSSE.

J'y aurai soin, mais veilles toi-même à tes mouvemens; auprès des femmes, on lit tes desirs et ta fureur.

GHURTA.

Elle est au comble en effet; si, dans trois jours, tu n'es pas plus avancé, tu me verras tenter quelqu'action désespérée; il semble que tout se réunisse contre moi; ces deux officiers Suédois ne le cèdent ni en force ni en

courage au capitaine; il a un équipage d'élite, et ce maudit maître a la taille d'un hercule et les yeux d'un linx.

MOLOSSE.

Je vais essayer d'apprivoiser ce linx; l'or et les diamans opèrent tous les jours des choses plus extraordinaires, et heureusement nous n'en manquons pas; m'approuves-tu?

— Certainement.

— J'ai ma ceinture de diamans, la tienne en est remplie, ainsi que ta cassette; as-tu redemandé à Zélis la ceinture dont tu l'avais chargée avant de la jeter à la mer.

— Non, j'aurais craint de lui donner des soupçons; nous aurons toujours bien le loisir de la reprendre; j'ai d'ailleurs pensé que cette ceinture la ferait considérer comme une fille bien née et victime d'un sort malheureux.

— Tu as raison, mais il est temps,

je crois, de rentrer, pour éviter tout ce qui pourrait éveiller l'attention.

» Ces deux scélérats étant retirés, je sortis de ma cache et retournai à ma chambre, en m'applaudissant d'avoir assez profité de mes premières études pour m'être trouvé en état d'entendre un entretien aussi important pour moi.

» Je me bornai à dire à Burck que je savais tout ; qu'on devait essayer de le séduire, qu'il feignît d'y céder, et de répondre de son zèle et de la moitié de son monde ; que cela amuserait l'espoir de ces bandits, et me donnerait le temps d'annoncer le dessein de toucher au Brésil, où je les ferais arrêter ; que, sur tout le reste, nous nous entendrions à demi-mot, sans avoir l'air de nous parler plus qu'à l'ordinaire ; qu'il eût soin de laisser apercevoir qu'il savait le français, seul moyen que ces hommes eussent de communiquer avec lui.

CHAPITRE XXVI.

Visite de Sainville au gouverneur de San Salvador; courage et combat de Williams Burck; fin de deux scélérats; arrivée à Batavia; retour en Europe.

« La ligne devait être passée le lendemain; j'annonçai le dessein de m'approcher du Brésil, où, sous prétexte de faire de l'eau et de renouveler mes vivres, j'essayerais de faire quelques échanges interlopes.

» C'est vous, seigneur Ghurta, en lui adressant la parole d'une manière prévenante, qui m'inspirez, lui dis-je, l'espoir d'un heureux succès; comme vous, et le seigneur Molosse, parlez espagnol, j'ai compté sur vos bons offices pour me servir d'interprète dans

ces négociations, dont je partagerai le bénéfice avec vous. Ce ne sera qu'une faible occasion de vous dédommager de vos pertes, mais j'espère en trouver de plus heureuses; vous descendrez au Brésil avec moi, et je vous renverrai à bord prendre les objets désignés.

» Je vis briller la joie dans les yeux du scélérat: quelqu'habitude qu'il eût de se composer, il me fut facile de voir qu'il se croyait au comble de ses vœux; et Burck, qui était présent, comprit tout le parti que je pouvais tirer de mon plan, pour me débarrasser de deux hommes aussi dangereux.

» Je fis porter vers la côte de l'Amérique, et le cinquième jour, ayant aperçu la terre dès la pointe du jour, nous approchâmes de San Salvador. A la distance de demi-lieue, je fis jeter l'ancre et mettre le canot à la mer; je pris avec moi Burck, trois matelots,

les deux étrangers, et le matelot qu'ils avaient séduit.

» Sitôt que nous fûmes débarqués, je demandai à être conduit au gouvernement; laissant à terre mes deux Grecs et Burck; les matelots étaient restés à la garde du canot.

» Parvenu auprès du gouverneur, je lui déclarai qu'aucun besoin d'eau ou de vivres ne m'amenait vers lui, mais bien une circonstance épineuse dans laquelle j'invoquais son secours; je lui racontai en conséquence, et le plus succintement possible, mon combat, ses suites, le complot des deux étrangers, et le desir que j'avais qu'il les fît arrêter pour les convaincre en sa présence, et les livrer à sa justice. Ce gouverneur, qui était homme de mérite et d'une grande naissance, me remercia d'avoir compté sur lui, et envoya sur le champ dix hommes pour se saisir des deux accusés.

» Le trouble de leur conscience les éclaira sans doute sur le motif de cette garde; sitôt qu'ils la virent venir, ils voulurent rentrer dans le canot et retourner au navire, où ils espéraient devenir les maîtres; mais Burck s'y refusa, et leur déclara qu'il ne retournerait pas sans mon ordre.

— Tu nous trahis donc, scélérat?

— Non, et je ne sais ce qui vous inquiète.

— Ne vois-tu pas venir cette garde; rentre ou remets nous la barre du canot, sinon tu es mort.

» Burck, qui ne composait plus lorsqu'il était menacé, fit voltiger sur leur tête cette barre qu'il avait en main, et frappa le premier cruellement; mais il ne put éviter un coup de dague que lui porta le second. Inébranlable, malgré sa blessure, il n'y avait plus moyen de l'approcher.

» La garde étant arrivée, les deux dé-

sespérés feignirent de l'attendre sans crainte; mais ce ne fut que pour être à portée d'arracher deux fusils avec lesquels ils espéraient tirer sur Burck, s'emparer de la barre, et sauter dans le canot : heureusemeat les fusils n'étaient pas chargés; lès soldats, ayant vu leur intention, ne les épargnèrent plus, et quoiqu'ils se fussent adossés, et qu'ils se défendissent avec un courage qui ne devrait pas être donné à des scélérats, ils succombèrent sous le nombre, et nous furent amenés percés de coups.

»Je desirais qu'ils fussent d'abord pansés; « cela est inutile, dit Ghurta, en m'adressant la parole, ta fortune triomphera, capitaine Sainville; je suis trahi et vaincu, je n'ai pas une heure à vivre; prends cette ceinture, tu la donneras à Zélis, ainsi que mon coffret : c'est un juste dédommagement de l'avoir enlevée à sa patrie; prends aussi dans

le même dessein celle de Molosse, tu vois qu'il expire; elle sera notre héritière, nous n'en avons point d'autre ni de plus légitime; à présent, obtiens qu'on me laisse mourir en paix. Je n'ai point d'avis à te donner sur ton maître d'équipage, il n'est que trop fidèle et t'a bien servi; quant à ton matelot, c'est un lâche qui t'a trahi, et qui n'a osé se joindre à nous; tu n'as rien de mieux à faire que de t'en débarrasser; je te devais la vie, bientôt je ne te devrai plus rien. »

» On essaya de le secourir; son sort était décidé; ses blessures étaient mortelles; il fut rejoindre Molosse, qui était mort sans avoir pu parler.

» Le gouverneur étant éclairé par cet aveu de l'un des coupables, me fit remettre les deux ceintures. Je récompensai généreusement tous ceux qui avaient servi dans cette affaire, et ayant ensuite fait venir le coquin de

matelot Norwégien, je le laissai à la justice du gouverneur, avec qui j'étais convenu de lui envoyer les deux autres, après avoir obtenu qu'il leur ferait grâce de la vie, et qu'il se contenterait de les condamner aux mines.

» Le pauvre Burck qui avait été pansé pendant l'interrogatoire et les formalités, se trouvait en état de revenir avec moi; sa blessure était plus considérable que dangereuse.

» Mes soins se tournèrent vers ce brave homme, qui méritait tout mon attachement; j'obtins de son chirurgien de l'accompagner jusqu'à mon bord; je pris en même-temps trois autres marins dont on me répondit, et des provisions fraîches pour le malade et pour les dames, et retournai à mon bâtiment.

» Il était quatre heures du soir, cette catastrophe avait pris beaucoup de temps; je trouvai tout le monde dans

l'inquiétude, et délibérant d'envoyer à terre pour être instruit de ce qui s'était passé. Je rétablis le calme, renvoyai le chirurgien après l'avoir récompensé au-delà de son attente, avec les deux matelots Norwégiens; ils furent tous embarqués dans une chaloupe qui m'avait suivie, de sorte que rien ne m'arrêtant plus, je repris ma route.

» Sitôt que mes voiles furent déployées, je racontai à mes amis ce qui avait précédé et ce qui venait d'arriver; chacun me félicita d'un si heureux dénouement, et rendit grâce au destin d'être préservé d'un danger qui nous menaçait tous également.

» La belle Zélis, qui était présente, se ressouvint de la ceinture qu'elle avait oubliée, et à laquelle elle n'avait attaché aucune importance. Elle se trouva serrée avec les vêtemens qui étaient sur elle lorsqu'on l'avait tirée de la mer; j'en fis dresser inventaire;

ainsi que des deux autres et du coffret. Cet acte signé de moi, de mes officiers et de Burck, contenait la déclaration de Ghurta, et devenait le titre d'hérédité de Zélis, que cet événement rendait un riche parti; je ne l'y vis cependant sensible que par le regard qu'elle jeta sur l'un de mes lieutenans, et qui me mit au fait de ce qui se passait dans le cœur de ces amans.

»Depuis cette époque aucune traverse ne nous troubla; rien n'exigeait de ménagemens que la situation de ma femme qui n'avait plus rien d'équivoque, mon attentif chirurgien la conduisait avec tant de soin qu'il lui évitait les plus légères incommodités. Burck, l'ami Burck, chéri de tous, se rétablissait à vue d'œil. Nous doublâmes le Cap et arrivâmes heureusement à Batavia.

»Je n'aurais pas eu dans ce port tout le succès dont je m'étais flatté, si le

bonheur ne nous eût fait trouver un parent dans un conseiller du conseil des Indes, résident en cette île.

» Il était fils d'un cousin du père de M. Ehrlich, établi en Hollande, et portait le même nom; ces deux branches d'une même famille s'étaient perdues de vue, particulièrement depuis que celui dont je parle était passé à Batavia; n'ayant laissé personne de son nom à Amsterdam, et s'étant trouvé seul et unique héritier de son père, il s'était marié, et avait une famille nombreuse et intéressante.

» De ce moment tout me devint facile, et mon opération eut un produit inespéré.

» Ma femme, accueillie par son cousin, ne trouva qu'une suite de plaisirs dans cette ville voluptueuse, devenue le centre des jouissances les plus recherchées. Elle y accoucha heureusement et nourrit elle-même son fils,

non-seulement par tendresse pour ce fruit de notre amour, mais aussi pour qu'il ne souffrît pas de notre embarquement, ne pouvant alors être âgé que de trois ou quatre mois.

»Zélis qui était devenue la compagne inséparable de ma femme, se refusa aux propositions les plus brillantes; son choix déclaré en faveur de mon second lieutenant, fermait son cœur à toute ambition.

» Son amant, qui était un jeune homme plein de mérite et d'une famille très-distinguée, voulait se marier sans écouter aucune autre considération que son amour : je lui fis entendre qu'il ne le pouvait sans le consentement de sa famille et de son souverain; que confié à mes soins en remplaçant auprès de lui ces deux autorités respectables, je ne me relâcherais point sur ce devoir et sur la confiance que m'avait accordée le comte de Goërtz;

que ma femme ne consentirait pas non plus que Zélis, qu'elle avait adoptée, fît un mariage équivoque, et qui pourrait être attaqué lorsqu'il serait de retour dans sa patrie.

» Vous voulez donc me désespérer, me dit cet amant qui déraisonnait, comme nous faisons tous, quand les passions nous maîtrise? Je l'assurai que je le servais au contraire de la manière la plus sûre pour le conduire au comble de ses vœux ; que la fortune de Zélis, que j'évaluais à plus de huit cent mille livres, était de nature à lever bien des difficultés ; et que les soins que prenait madame Sainville, de cultiver ses talens et de perfectionner ses manières, ne pouvant en faire qu'une personne accomplie, qu'il la présenterait à sa famille avec tous ces avantages ; qu'enfin s'il n'éprouvait que des refus, il serait temps alors d'avoir recours aux grands moyens,

qu'il pourrait quitter le service, se brouiller avec les siens, et venir vivre en philosophe avec sa Zélis, qui serait, entre mes mains, un dépôt sacré, et que je ne garderais que pour lui.

» Cette assurance le calma ; il se jeta à mon cou, et sûrement rien n'était plus ardent que son amitié ; il se trouva bien d'avoir suivi mes conseils ; au retour en Europe je le servirai comme je le lui ai promis, et ses vœux seront, je l'espère, couronnés.

» Nous avions donné, à l'affection de notre cousin, au-delà du temps qu'eussent exigé mes affaires, il fallut songer au retour, qui ne pouvait plus être différé.

» Chargé des marchandises les plus précieuses, j'ai cinglé vers l'Europe. Le chirurgien qui avait accouché ma femme, m'avait fait embarquer deux chèvres et leurs petits ; cette sage précaution a été inutile, ma femme et

mon fils ont soutenu cette traversée sans aucune altération de santé.

» Nous n'avons fait, pour cette fois, aucune mauvaise rencontre, et sans avoir éprouvé un seul coup de vent, nous entrons en ce moment dans le port de Rotterdam. »

Indépendamment de la lettre qu'accompagnait cette dernière partie des mémoires de Sainville, l'ami qui en était chargé, dit à Ledoux en les lui remettant, que tous les vœux de Sainville, ne tendait qu'à pouvoir se réunir à lui ; qu'il le conjurait en conséquence, de faire en sa faveur le voyage de Rotterdam, pour conférer ensemble, sur les moyens, et de profiter pour cette entrevue, du séjour qu'il ferait dans ce port.

Il lui faisait savoir en même temps, qu'il avait eu le bonheur de trouver madame sa mère, qui l'attendait depuis quelques semaines, chez MM. Hot-

tinguer, d'après l'avis qu'elle lui avait fait parvenir, de l'époque où il comptait arriver, et de la relâche qu'il ferait dans ce port.

Rien n'était plus d'accord avec les desirs de Ledoux, que de pouvoir embrasser son ami; mais la nature de ses occupations, la situation délicate dans laquelle il se trouvait, à l'égard de sa chère Julienne, ne lui permettait pas : ce fut dans cette circonstance, qu'il eut recours à moi.

Je lui devais la vie et la conservation de ma fortune; je m'étais entièrement attaché à lui, et depuis la perte qu'il avait fait de madame de Merci, j'étais devenu le dépositaire de ses peines et de ses plaisirs.

Pouvant se fier à une amitié éprouvée, et qu'il méritait sous tous les rapports, il me chargea d'être son agent auprès de son ami Sainville, avec plein pouvoir de choisir et de

concerter sur les moyens de les rapprocher; et je partis avec la certitude d'être avoué sur tout ce que je ferais. Je trouvai, dans M. de Sainville, le modèle de toutes les perfections, et surtout, un véritable héros en amitié, digne de ce qu'on vante des Grecs en ce genre.

La statue de Ledoux, placée sur son navire, était un ingénieux témoignage de son espèce de dévotion à ce sentiment : sur un dessin, qu'il avait conservé, de la tête de son ami, il avait fait modeler et fondre une tête en bronze, parfaitement ressemblante; le surplus était en bois, et présentait un homme lisant les Idilles de Gessner, ayant à ses pieds un mouton.

Je vis, dans madame son épouse, une des plus belles personnes qui se fût offerte à mes regards, et en tout digne de son époux; son enfant, sa mère, tout semblait participer à l'in-

térêt qu'il inspirait, et répandre sur ceux qui avait le bonheur de le connaître, un charme qui attachait à lui pour toujours.

Nous convînmes, d'après ses relations à la cour de Suède, ses entours et son immense fortune, qu'il se ferait nommer gentilhomme d'ambassade, ou envoyé, chargé particulièrement des intérêts de commerce, auprès du gouvernement français; qu'à l'abri de ce titre, il viendrait avec toute sa famille, et que les circonstances ameneraient le reste.

Je ne le quittai que lorsqu'il fût au moment de son départ pour Lubeck, où il allait remettre une fille chérie entre les bras de son père, offrir un nouvel objet à sa tendresse, et lui présenter une mère, pour qui il avait conçu sans la connaître toute l'estime qu'elle méritait.

A mon retour, Ledoux fut enchanté

de l'expédient que j'avais imaginé pour attirer à Paris, son ancien ami et son épouse; mais il ne parut pas également satisfait de voir ce projet si près de son exécution.

Avec lui, les événemens se succédaient si rapidement, qu'il faut les connaître, avant de hasarder un jugement défavorable.

CHAPITRE XXVII.

Aventure inattendue ; nouvelle connaissance ; dangers de l'absence.

Quelqu'indulgence qu'ait pu mériter les fautes de Ledoux, il serait impossible de l'invoquer pour celle-ci ; tous les torts sont de son côté : ce n'est plus la séduisante Merci, ni l'attachante Meris, qui attaquent un cœur libre et sans engagement : c'est la séduction de l'esprit, le charme de la volupté, si puissant sur son cœur, et l'occasion qui l'ont entraîné, et peut-être aussi un peu de vanité, car il faut tout dire.

Par une correspondance réglée entre sa chère Julienne et lui, il était instruit que la maladie de son père et son rétablissement, la tiendrait long-temps

éloignée ;

éloignée; que sa belle-mère, qui n'avait pour elle, qu'une considération intéressée, et relative aux petits soins qu'elle apportait dans la maison, ne la regardait pas moins avec envie; que son amoureux, Mathurin, quoique se tenant à une plus grande distance d'elle, ne paraissait pas avoir renoncé à toutes prétentions; qu'enfin, si elle était pour quelques-uns, et particulièrement pour son père, un objet d'estime, elle n'était pour le plus grand nombre, qu'un objet de curiosité, ou de médisance.

Il comptait déjà quinze jours depuis son absence, et tandis que, par une assiduité constante à ses affaires, il cherchait à remplir le vide où le laissait son éloignement, on lui annonça un monsieur de Noisi, qui demandait à lui parler.

Il vit entrer un homme de grande apparence, et de la physionomie la

plus prévenante, paraissant âgé d'un peu plus de quarante ans.

— Je viens vous trouver, lui dit-il, monsieur, sur votre réputation d'intégrité et d'activité, pour vous prier d'opérer entre madame de Noisi et moi, une séparation réelle, en faisant prononcer notre divorce. Vous êtes surpris, je le remarque, de voir un chef d'escadron, profiter d'une loi qui répugne aux bonnes mœurs. Je vais à cet égard, tranquilliser votre délicatesse; notre séparation existe de fait, depuis plusieurs années, et c'est pour n'avoir aucun intérêt à démêler avec madame de Noisi, lui rendre sa liberté dont il est juste qu'elle puisse disposer; enfin, n'avoir aucune nécessité de la revoir, que je veux absolument rompre tous liens : je l'en ai prévenu ce matin, j'espère que ma lettre la portera à préférer le moyen le plus court; je vous prie, en conséquence, de commencer cette opération.

— Je vous avoue, monsieur, que j'y ai toujours eu la plus grande répugnance, et qu'il me serait plus doux d'opérer une réconciliation : j'y ai réussi très-souvent, et j'ose vous le proposer.

— Impossible, monsieur, je vous ai déjà dit, que depuis nombre d'années, j'avais rompu tout commerce avec ma femme.

— Elle connaît donc vos motifs?

— Elle doit nécessairement feindre de les méconnaître ; mais ils n'en sont pas moins réels, et elle ne peut ignorer que depuis cette époque, je m'en suis constamment éloigné.

— Il serait possible qu'elle pût se justifier ; il me semble qu'une explication vous éviterait bien des chagrins, et que, quoique tardive, elle serait encore convenable.

— On ne cache rien à son conseil, monsieur; je vais vous mettre à por-

tée d'en juger; je suis si persuadé qu'un homme délicat sur l'honneur, l'est aussi sur les sentimens qui touchent le cœur, que je parirais, tout ce que je possède, que vous ne me conseillerez plus une explication qui ne serait que ridicule, puisqu'elle ne pourrait opérer notre réunion.

» J'étais en 1788, capitaine de cavalerie, dans un régiment en garnison en Flandre; j'y avais épousé madame de Noisi, en ne consultant que l'amour qu'elle m'avait inspiré : ce mariage pouvait relativement à la médiocrité de sa fortune et de la mienne, être considéré comme un mariage de garnison; néanmoins j'étais heureux, et j'avais lieu de croire que ma femme ne l'était pas moins. Il y avait environ six mois que je possédais l'objet de tous mes vœux, lorsque le colonel vint au corps, avec son neveu, jeune seigneur très-brillant, très-agréable,

ayant, comme tous les hommes de sa classe, son nom, son rang à la cour, et de grands airs, pour parvenir à tout, sans avoir rien mérité. L'arrivée de ces deux officiers devint une occasion de fêtes : ils en donnèrent de brillantes, où madame de Noisi fut acceuillie et recherchée, comme elle le méritait.

» Je n'aperçus rien dans sa conduite, ni dans les soins qu'on lui rendait, qui pût m'alarmer ; d'ailleurs, dans la carrière des armes, où chacun est sensé faire profession de galanterie, un mari serait plus ridicule qu'ailleurs, de montrer trop de susceptibilité : je vivais donc sur la foi des traités, et de la confiance que devait m'inspirer une union encore nouvelle.

»Cependant un soir, que les fêtes faisaient place à un repas de corps, madame de Noisi était restée chez elle ; sur la fin de ce souper, le colonel, son neveu et quelques officiers disparu-

rent; je voulais en faire autant, mes camarades me retinrent; je m'échappai enfin, et comme j'arrivais à ma porte, j'entendis crier de l'intérieur: *au voleur, au secours.*

» Je demeurais dans une de ces maisons, ayant, à la manière flamande, une allée large, revêtue de carreaux de fayance, et dont la porte se tient fermée.

» Surpris de trouver la mienne ouverte, et d'entendre appeler du secours, je me mis en défense; on descendait précipitamment, et, dès l'entrée du couloir, on me fit entendre le bruit d'une épée nue; je trouvai ce procédé bien loyal, pour des voleurs, cependant je me disposai à ne point faire de quartier à l'ennemi; il croisa mon fer, et pendant que je le tenais en mesure, quelque chose qui n'était certainement pas un chien, puisqu'il m'empoigna vigoureusement la jambe

gauche, me fit tomber; mon adversaire me mit le pied sur le corps, franchit le reste et s'enfuit avec son camarade; à peine relevé, je me mis à leur poursuite, du seul côté par où ils avaient pu fuir ; je comptais qu'une sentinelle, qui était à cinquante pas, les aurait arrêtés; elle m'assura n'avoir rien vu; je ne pus douter que l'autorité ou l'or l'avait gagnée, je la pressai de questions sans en avoir pu tirer d'autre réponse qu'elle n'avait rien vu et que personne n'était passé.

» Forcé de m'en revenir de cette poursuite infructueuse, je trouvai sur la porte, la cuisinière qui me dit, toute éplorée : « venez donc, monsieur, au secours de madame, qui est mourante; Thérèse est auprès d'elle presqu'aussi malade. »

» J'arrivai dans la chambre de madame, que je trouvai dans un évanouissement feint ou réel, des flam-

beaux tombés, des bougies rompues, des meubles renversés; enfin, tout le désordre causé par une surprise de voleur, ou arrangée pour y faire croire.

» Madame de Noisi revint enfin et me demanda si je n'étais pas blessé; que je lui avais causé la plus cruelle inquiétude?

— Vous êtes bien bonne, lui dis-je, madame, j'ai eu à faire aux plus honnêtes voleurs que l'on puisse rencontrer; je vous assure qu'ils n'en voulaient point à ma vie.

— Je suis bienheureuse, reprit-elle, et j'oublie tout le mal que m'a fait l'horrible peur que m'ont causés ces brigands; mais comment ont-ils pu se sauver, puisqu'on m'a assuré qu'ils vous avaient rencontré au pied de l'escalier?

» Lui ayant fait signe de renvoyer sa femme de chambre, je lui racontai ce

qui m'était arrivé, et que c'était d'elle que j'espérais savoir, comment des voleurs avaient pu s'introduire dans une maison constamment fermée, dont le rez-de-chaussée était grillé, sans avoir eu des intelligences dans l'intérieur?

— Je l'ignore, me répondit-elle, j'allais me coucher, j'avais renvoyé Thérèse, lorsque j'ai entendu remuer; l'effroi m'a saisi, j'ai crié, cette fille est accourue à mes cris, les lumières étaient déja culbutées, on lui a éteint la sienne, vous savez le reste.

— En ce cas, madame, vous devez avoir eu encore moins d'inquiétude que moi, de ces braves gens; mais j'en ai un peu plus de ce que diront vos domestiques et quelques voisins qui se sont montrés à leurs fenêtres; au surplus se sont vos affaires.

» Je terminai là mes questions, sur un éclaircissement que je voyais bien

qu'on ne voulait pas me donner, et me retirai dans la pièce voisine. De ce moment, j'ai cessé d'habiter avec madame de Noisi qui, aussi pénétrante que moi, ne m'a pas plus demandé d'explication de ma conduite, que je n'avais d'envie de lui en donner.

» Le lendemain, à la parade, je fus le premier à raconter mon combat, et à dire que j'avais conçu une telle estime, pour ces honnêtes fripons, que je donnerais tout au monde pour avoir le plaisir de déjeûner avec eux. Je ne pus saisir le moindre sourire, le moindre mouvement équivoque; avec quelque soin que je parcourusse le cercle, je ne vis que des physionomies circonspectes; on me connaissait franc du collier, j'étais d'ailleurs généralement aimé, personne ne parut trouver le mot pour rire, à cette aventure pourtant comique.

» Forcé de dévorer mon ressentiment,

je m'en tins au parti que j'avais pris avec madame de Noisi, qui, je dois le dire, à tenu la conduite la plus exemplaire et la plus exempte de reproches. Elle n'eut pas non plus la peine de se refuser à de nouvelles invitations, soit hasard, soit délicatesse de la part de ceux qui l'avaient compromise; il n'y eut plus de fêtes, et ils partirent quelques jours après, non sans que l'oncle et le neveu ne m'eussent honoré des distinctions les plus flatteuses auxquelles je ne répondis qu'avec froideur.

» J'eusse pris, dès-lors, le parti de me séparer de madame de Noisi, mais une succession considérable et inattendue, qui lui échut, la rendit tout à coup si recherchée, lui donna tant de crédit, auprès des parens qu'elle avait à la cour, qu'en la couvrant, ainsi que moi, de ridicule, je me fusse fait des ennemis qui, dans ce

pays de l'intrigue, eussent pu me perdre.

» La révolution, qui éclata peu de temps après, changea tout à fait mon plan de conduite; voulant reconnaître les offres généreuses de madame de Noisi pour mon avancement, quoique je les eusse constamment rejetées, je conçus que la conservation de sa fortune dépendait du parti que j'allais prendre; je le lui dis, et que j'allais servir la patrie, abstraction faite de tous les partis; que cette résolution, d'accord avec mes principes, la préserverait sans doute, et que je me trouverais heureux de pouvoir la mettre à l'abri de tous dangers.

» Nous ne nous sommes pas revus depuis; l'événement a répondu à mes desirs, on l'a laissée tranquille. Elle a sans doute tenu une conduite très-réservée, car je n'en ai entendu dire aucun mal. J'ai commandé, long-

temps, un corps de troupes légères, à la tête duquel je me suis fait, aux dépens de l'ennemi, une fortune qui satisfait mes desirs. J'aurais pu monter aux grades supérieurs, ils m'ont été offerts, je n'ai jamais voulu être que chef d'escadron: je vais me retirer du service, et vivre retiré dans une solitude, à l'abri de toutes passions tumultueuses; car, vous imaginez bien, monsieur, que ce n'est pas pour contracter de nouveaux liens que je cherche à rompre les miens.

» Vous savez à présent toute mon histoire, et vous pouvez prononcer.

— Je ne vois, monsieur, que des soupçons et point de preuves.

— De bonne foi, monsieur, vous ne les eussiez pas conçus comme moi?

— J'avoue sincérement, qu'il était impossible de ne pas les concevoir, mais il me semble que madame de Noisi les aurait détruits facilement, et

que mieux instruit d'une témérité, à laquelle elle n'a sans doute aucune part, vous lui auriez rendu toute l'estime qu'elle mérite.

— Elle l'eût fait d'elle-même, dans le moment, si elle l'eût cru possible.

— N'y avez-vous pas mis obstacle par trop de froideur et un soupçon trop prononcé ?

— D'accord, mais plus il était prononcé, plus elle a jugé qu'elle n'aurait que ses assertions à y opposer.

— Comptez-vous pour rien un doute qu'on prend la peine de détruire, et n'est-ce pas beaucoup, que de pouvoir douter.

— Vous ne dites pas tout ce que vous pensez, M. Ledoux, un homme délicat ne compose pas avec les principes; et plus il aime, plus le doute lui est insupportable. Madame de Noisi s'est jugée, et a senti qu'on ne devait plus vivre ensemble, quand l'un des

deux croyait avoir quelque chose à reprocher à l'autre, ainsi rien ne doit vous arrêter.

— Je me conformerai, monsieur, à vos intentions, et demain madame de Noisi recevra la citation d'usage.

Cet homme singulier, mais estimable, le quitta, et il ne l'a revu que dans deux occasions indispensables pour la conclusion de son affaire, dont il était loin de prévoir les suites à son égard.

Il n'y avait pas trois quarts-d'heure qu'il était sorti, lorsqu'on lui annonça une dame dont la voiture venait d'arrêter à sa porte.

Il vit entrer le composé de tous les charmes; c'était la volupté personnifiée, avec le maintien de la décence et de la raison.

Sitôt qu'on lui eût avancé un fauteuil, elle lui dit : qu'elle venait le consulter sur une affaire très-extraordinaire et très-inattendue pour elle,

qu'elle était menacée d'une demande en divorce.

— Il est en effet bien surprenant, madame, de vous y voir exposée, il faut que se soit un mari bien ennemi de son bonheur.

— Quoiqu'il en soit, il m'abandonne: voyez.

La lettre qu'elle lui présenta était justement celle dont monsieur de Noisi lui avait parlé.

— J'admire, lui dit-il, madame, le singulier hasard qui vous conduit chez le même conseil choisi par M. votre époux; il n'y a que peu de temps qu'il est sorti d'ici.

— Cela vous empêche-t-il, monsieur, de me dire quelle marche je dois suivre pour le satisfaire.

— Non, madame, mais je vous conseillerai, comme à lui, de vous rapprocher.

— Est-ce que vous seriez parvenu à lui faire goûter ce conseil.

— Non, jusqu'à présent; mais puisqu'un heureux destin vous a conduit ici, madame, je crois qu'un mot d'éclaircissement pourrait opérer cette réunion.

— Quelle explication donner à cet homme, qui n'en demande pas? Vous connaissez donc ses griefs.

— Oui, madame, et je ne les ai trouvés établis que sur des soupçons.

— Pouvez-vous me les confier?

— Je le crois, en faveur du motif qui m'anime, et que, dans tous les cas, madame, ce ne pourra être avec vous une indiscrétion?

— Je vous en donne ma parole.

Sur cette assurance, il lui raconta son entretien avec son mari; lorsqu'il fut parvenu à la conduite qu'il avait tenue avec ses camarades, en racontant son combat, elle ne put résister

à l'envie de rire, les éclats se succédaient, et de si bon cœur, que la contagion le gagna; quand ils furent appaisés, elle lui dit : et c'est pour cela que monsieur de Noisi refuse de partager deux cent mille livres de rente ; je croyais la plaie fermée depuis plus de dix ans que cela est passé, mais sa folie est incurable.

Il reprit son récit, sans omettre les réflexions qu'il avait faites, et il termina, en lui disant : « vous voyez madame, combien il serait facile de dissiper des soupçons, que vous n'avez pu mériter, et que le moindre éclaircissement détruirait ?

— Je vous rends grâce, reprit-elle, de votre active et obligeante curiosité; mais elle ne sera satisfaite, ni pour vous, ni pour M. de Noisi.

— Pour moi, madame, elle ne peut avoir d'objet qu'une réconciliation,

dont je serais flatté d'être le médiateur.

— Je lui crois cependant plus d'un motif, répondit-elle, avec un coup-d'œil pénétrant ?

— Cela serait possible, mais sûrement je garderai mon secret, aussi bien que vous gardez le vôtre.

— Cela n'est pas sûr, et je vous réponds que je vous le ferai dire aussi-tôt que je voudrai ; mais auparavant, monsieur, il faut complaire aux dernières volontés de mon mari ; mais puisqu'il me rejette, je ne ferai pas un pas vers lui ; je n'eusse jamais fait la démarche qu'il se permet, mais j'en profiterai ; il est toujours doux de recouvrer sa liberté, et quoiqu'elle viennent après que mes beaux jours sont passés, elle a toujours son prix. Accordez à M. de Noisi, tout ce qu'il demandera, je consens à tout.

— Il ne veut rien, qu'être libre.

— En ce cas, nos intérêts seront faciles à régler. Faut-il beaucoup de jours pour finir ?

— Huit ou dix ; dès que vous y consentez tous deux, j'aurai l'honneur de vous prévenir et de vous accompagner.

Il la conduisit jusqu'à son carrosse, et revint commencer les écritures nécessaires.

Ce divorce lui avait fourni de fréquentes occasions de voir madame de Noisi chez elle ; lorqu'il fut terminé, elle lui demanda s'il croyait que M. de Noisi se trouvât heureux du parti qu'il avait pris.

— Je crois, madame, que l'amour-propre et le ressentiment l'ont aveuglé ; mais le cœur humain est si singulièrement composé, qu'il est possible que les uns trouvent leur bonheur là où les autres ne trouveraient que le chagrin et l'ennui.

— Vous avez raison, il n'y a qu'un amour-propre excessif qui l'a dirigé dès le commencement de notre rupture, qui n'eût jamais eu lieu, s'il se fût conduit avec moins d'austérité et de froideur.

» Actuellement que vous devez être convaincu qu'on ne me fait dire que ce que je veux, et que rien ne m'oblige plus au secret, je vais vous confier le vrai de cette vieille histoire, et vous prouver combien, un orgueil malentendu, a détruit le bonheur de M. de Noisi.

» Je n'avais sûrement écouté les fleurettes de M. Melcourt (c'est ainsi que se nommait le neveu du colonel), que comme toutes celles que l'usage autorise, quoiqu'il fût aimable et dans le brillant de l'âge, sa légèreté et sa réputation d'homme à bonnes fortunes, me l'eussent fait repousser, indépendamment de mes sentimens pour M. de Noisi.

» Ce jeune homme, que les femmes avaient déjà gâté, et qui ne doutait de rien, me crut une conquête facile, et s'imagina, comme vous le savez, devoir profiter du souper, dont était mon mari, pour s'introduire chez moi; un confident, aussi jeune que lui, l'accompagnait; le factionnaire à tout événement avait été gagné, ces dispositions prises, il ne s'agissait plus que d'attaquer ma retraite, c'était le corps de la place, elle ne pouvait être prise d'assaut; il usa de surprise, s'annonça à ma femme de chambre comme ayant un avis intéressant à me donner, qu'il ne demandait qu'un instant et sa discrétion : l'assura qu'elle était charmante, qu'il l'adorait, et acheva de la persuader en lui mettant une bague au doigt.

» J'étais tranquille, et loin de m'attendre à cette apparition, lorsque je le vis entrer. Se jeter à mes genoux,

me conjurer de décider de son sort, tout cela fut l'affaire d'un instant.

» Dans mon effroi, je ne m'occupais que du danger où m'exposait sa témérité, et de m'informer comment il avait pu s'introduire : les explications avaient pris du temps, il me laissa ignorer la trahison de ma femme de chambre, et je le conjurais de se retirer, lorsque son ami vint sonner l'alarme : l'ennemi était sur ses pas, il n'y avait pas un moment à perdre, le conseil de guerre décida de crier au voleur, et fut obéi ; je tremblais pour la rencontre, vous savez comme elle a tourné.

» Au récit que m'en fit M. de Noisi, il fallut me faire violence pour ne pas rire ; c'est une grande défaveur pour un mari, lorsque le côté plaisant n'est pas pour lui ; jugez de ce que dût y ajouter son ton tragique ?

» S'il m'eût interrogé avec bonté,

avec tendresse, je lui eusse tout dit; il aurait nécessité l'interrogatoire de Thérèse, qui eût achevé de calmer ses soupçons; au lieu de cela, je ne vis qu'un juge sévère, et déjà prévenu: ma fierté et ma délicatesse étaient blessées, et je ne voulus rien devoir à une indulgence dont ma conduite n'avait pas besoin.

»Vous savez, monsieur, ce qui suivit, j'espérais que mon changement de fortune, et mes offres pour le porter aux grades élevés, ou lui acheter une charge à la cour, le toucheraient; il a tout rejeté. Par un sentiment généreux, et dont je suis reconnaissante, il a fait au moment de la révolution, tout ce qui pouvait me conserver cette fortune qu'il dédaignait; mais il s'est éloigné de moi pour toujours.

Par une autre bisarrerie de ma destinée, Melcourt, qui s'était avisé de m'aimer réellement, vint m'offrir ses services,

services, sa fortune, et de le suivre en Allemagne; je rejetai ses offres, mais je devins sensible à son amour; le malheur le rendait plus intéressant; j'étais abandonnée de l'homme que j'avais sincèrement aimé; je donnai long-temps retraite à cet amant, que les circonstances et sa légèreté devait tôt ou tard m'enlever; mais je ne prévoyais pas les malheurs de si loin, et mon cœur, plus fait pour l'amitié que pour l'amour, ne croyait point aux passions éternelles.

» Cependant Melcourt, obligé de fuir, a plusieurs fois exposé ses jours pour venir passer quelques instans dans ma solitude; si j'eusse été libre, je ne sais pas où m'aurait conduit sa constance: enfin, le cinquième de ses périlleux voyages a été le dernier, et j'ai su qu'il avait péri dans une action, sur les bords du Rhin.

» Vous savez à présent, monsieur

Ledoux, à quoi vous en tenir, sur M. de Noisi, et s'il n'a pas été lui-même le destructeur de notre félicité. »

Il en convint, n'éleva aucun doute que Melcourt eût été l'unique passion qui l'eût occupée, et ne se permit aucune indiscrète curiosité ; le soin qu'une femme prend de se montrer du côté le plus favorable, mérite trop de reconnaissance, pour qu'il n'y ait pas plus que de l'ingratitude à montrer des soupçons : il se borna à lui dire, qu'à présent qu'elle l'avait cru digne de sa confiance, il était surpris qu'elle n'entreprît pas, comme elle l'en avait menacée, de lui faire dire aussi son secret.

—C'est que je le sais, lui dit-elle, et que je ne me soucie pas du tout de l'entendre de vous ; vous êtes taillé sur le modèle de M. de Noisi, vous avez l'air d'un homme à grandes passions, et je ne veux qu'un ami.

—Je me croyais le vôtre, madame, depuis que, mécontente de la gestion de vos affaires, vous avez daigné me les confier.

— A merveille, pour le temporel, lui dit-elle agréablement, mais pour le spirituel, je voudrais un homme comme Melcourt; il avait une telle confiance en lui, qu'il ne m'a pas montré, absent ou présent, un seul mouvement de jalousie, aussi m'a-t-il toujours trouvé la même.

— Je pourrais vous prouver qu'on peut me quitter, et ensuite me conserver comme ami.

— Voyons, des faits, point de suppositions.

—Oh! des faits bien réels.

Il lui raconta en déguisant ce qu'il devait taire, sa liaison avec madame de Merci.

—C'est de la belle et bonne jalousie, que d'être jaloux d'un mari, et je ne

peux juger de ce que vous auriez fait, si vous fussiez devenu le sien, puisqu'un sort rigoureux vous l'a ravie.

— Peut-être serez-vous plus contente de ce qui me reste à vous raconter; c'était son aventure avec mademoiselle Meris.

— A la bonne heure, on peut espérer qu'on fera quelque chose de vous.

Elle ne le fit pas languir, quelques jours de soins assidus lui procurent un moment favorable, et il trouva dans cette femme surprenante, les charmes des plaisirs et de la raison. Belle, bien conservée, elle ne paraît que vingt-cinq ans, quoiqu'elle en ait trente passés; un embonpoint un peu prononcé, donne à ses charmes la fraîcheur de la jeunesse : le goût des arts, un esprit cultivé, une grande mobilité d'imagination, une variété infinie dans sa parure, lui eût fait

trouver dans ses bras tous les plaisirs de l'inconstance ; avec elle, la maîtresse du lendemain n'est plus celle de la veille, et le jour suivant, ne ressemble à aucun des précédens. Cette illusion lui faisait supporter plus patiemment, et peut-être trop, l'absence de Julienne, à laquelle il fut rappelé par les craintes les plus cruelles.

Toutes ses lettres lui avaient peint la tyrannie sous laquelle elle vivait ; la dernière suffira pour donner une idée des précédentes, et de son horrible situation : en voici la copie.

Julienne à Ledoux.

« Plus de trois mois se sont écoulés, mon cher ami, depuis que je suis séparée de vous, et mes chagrins sont au comble.

» Le Mathurin qui, depuis la mort de son père, dont je vous ai donné la nouvelle, avait fait revivre ses pré-

tentions, les avantages de sa petite fortune, et qui était même appuyé de mon père, a eu l'honnêteté, en voyant les persécutions dont il était cause, de déclarer qu'il ne m'épouserait que de mon gré, et qu'il ne reviendrait plus que par mon ordre.

» Cette conduite estimable, ne m'a procuré aucun adoucissement; les persécutions n'en sont que plus vives, j'ai beau opposer l'impossibilité où je suis de reprendre les travaux champêtres, cela ne me procure que des reproches, et même des injures grossières, lorsque mon père est absent; il n'y a que lui, qui maintient encore la balance, mais d'une main incertaine.

» J'ai osé invoquer la liberté, et déclarer que je la reclamerais : ce qui m'a donné cette fermeté, c'est qu'après avoir peint, avec succès, et sans intérêt, plusieurs de nos villageois ou vil-

lageoises, ma réputation s'est étendue et a percé jusqu'aux châteaux voisins; j'ai déjà fait trois miniatures qui m'ont été bien payées, et depuis qu'on me voit ce moyen d'indépendance, la rage et l'envie se sont contenus; mais ce n'est que pour recommencer avec plus d'activité à la première occasion; d'ailleurs, ma situation m'est insupportable, les talens que je vous dois, mon ami, ne peuvent se perfectionner ici, et je suis loin de vous.

» Ah! vous ne sentez pas comme moi, tout ce que cet éloignement a de cruel; les barbares imaginent que je peux me marier, que c'est mon devoir et mon bonheur : non, je préférerais la mort et tous les supplices, à l'idée de sentir circuler dans mes veines, un autre sang que le vôtre. Mais ce n'est pas ce qu'espère la pauvre Julienne; vivre pour vous, et ignorée, est tout ce qu'elle souhaite.

» Réduisez-moi à la servitude, dont vous m'avez préservée, donnez-moi l'esclavage et des fers; je serai heureuse en les portant pour vous.

» Mon parti est pris, mon ami; si d'ici à huit jours, vous n'avez pas réussi à trouver un moyen de me tirer de mon horrible situation, je fuirai, je me cacherai à Paris, je vous instruirai de ma retraite, votre bonté fera le reste; si Julienne devait cesser un instant de compter sur vous, elle cesserait de vivre. »

Il avait reçu cette lettre le matin, il en était occupé, et désespéré de s'épuiser en inventions, sans en trouver une convenable, lorsqu'il fut détourné par une affaire importante, qui l'obligea même à dîner dehors. Il avait laissé cette lettre à l'entrée d'un portefeuille qui les renfermaient toutes; il était sur sa cheminée, le recouvrement en était resté ouvert, et la lettre

mal placée, dépassait; cette étourderie devint trop heureuse pour qu'il puisse la regretter.

Madame de Noisi, qui avait les grandes entrées chez lui, vint le chercher; comptant rentrer, il n'avait rien dit à ses gens; elle prit le parti de l'attendre, et ce fut pendant cette attente, que ses yeux se portèrent sur cette lettre; elle n'en eût pas lu la partie découverte, qu'elle fut tentée de lire le tout, et de tentations en tentations, elle ne se refusa point le plaisir de lire la collection.

Aussi instruite que lui-même de sa situation avec Julienne, elle s'empara de la dernière lettre, recouvrit l'entrée du porte-feuille, en y laissant la clef, et abandonna la découverte qu'il en pourrait faire au hasard.

Lasse de l'attendre, elle retourna chez elle, d'où elle l'envoya demander plusieurs fois.

Vers le soir, il y fut de lui-même.

— Avez-vous retourné chez vous, lui demanda-t-elle?

— Non, madame, j'arrive assez fatigué d'une longue conférence.

— J'ai aussi à vous entretenir d'une affaire importante; voilà l'instant de me montrer combien vous tenez à votre parole et à vos principes, mais conduisez-vous comme vous voudriez que je me conduisisse.

Melcourt, que je croyais mort, vient de m'écrire; il me demande un asyle, et compte toujours sur mes sentimens.

— Il faut répondre à son attente, et compter que je serai son ami, comme je resterai le vôtre; de ce moment je me renferme dans ce titre, et vous jugerez combien il m'est précieux.

— Je n'attendais pas moins de vous; commençons, mon cher Ledoux, notre cours d'amitié, vous souperez avec

moi, demain je partirai de bonne heure, et ramènerai le soir le pauvre Melcourt; je vous ferai avertir.

Il y resta en effet; quelque chose de sublime animait les traits de madame de Noisi, elle paraissait affectée d'un sentiment qui lui donnait une nouvelle expression; il n'en montra aucun chagrin, il fut tout ce qui convenait; et, entraîné par son exemple, il eut la tentation de lui découvrir sa position, et d'implorer son secours; mais il n'osait franchir le pas périlleux, et préférait de concerter avec le bon M. Durand, un moyen honnête de tirer sa Julienne de captivité.

Rentré chez lui, il ne fit d'attention à son porte-feuille, que pour le serrer: il passa une nuit fort agitée, et se rendit, vers dix heures, chez Durand; on lui dit qu'une dame était venue le prendre, qu'il était sorti avec elle, et qu'on ignorait quand il rentrerait.

Ce contretemps, dont il était loin d'imaginer la cause, joint à l'absence de madame de Noisi, lui fit passer une des plus désagréables journées de sa vie : enfin, vers six heures on vint le chercher de sa part, avec prière de ne pas différer d'une minute.

Madame de Noisi, vint au-devant de lui, et l'embrassant : « je vous prie, mon ami, lui dit-elle, de m'écouter sans m'interrompre, cela est essentiel; je vous ai dit hier, que j'allais chercher un ami; je voulais vous causer une surprise agréable, c'est comme vous voyez, une nièce : préservez bien votre cœur, ma nièce est charmante, elle vous plaira, j'en suis sûre; mais je vous préviens que vous ne l'obtiendrez qu'à l'autel; je suis sa tante et sa tutrice, je lui donnerai en mariage vingt-cinq mille livres de rente, sous la seule condition qu'elle et son mari resteront mes amis, et ne me quitteront jamais.

— C'est sans doute une surprise agréable, madame; mais elle ne peut être dangereuse auprès d'une tante comme vous.

— Cela est très-flatteur, mais je ne veux point de galanteries, elles seraient même déplacées en ce moment: levez votre voile, ma nièce.

Jugez de sa joie, de sa surprise, de sa terreur, en reconnaissant sa Julienne. Il voulut se précipiter aux pieds de ces deux femmes adorables, mais il resta fixé sur son siége par une défaillance qui attira toute l'attention de ses deux bienfaisantes divinités.

Julienne le secourut avec toute la franchise de son caractère; en même-temps qu'elle l'arrosait de ses larmes, elle l'accablait des plus tendres caresses; madame de Noisi lui avait fait respirer des sels, et après ce premier mouvement passé, elle dit à la bonne

Julienne : « il est très-bien, ma chère belle, d'aimer votre ami, mais il faut y mettre des bornes ; jusqu'à présent vous n'avez consulté que la simplicité de votre cœur, désormais il faut sentir ce que vous vous devez et ce que vous valez : demain je vous apprendrai la nécessité de vous faire desirer.

— Ah ! grâce, ma bonne tante, votre nièce sait bien qu'elle n'a pas besoin d'art avec moi, et que je préfère sa naïveté.

— Je le crois, mais je ne changerai rien à mon arrêt et vous méritez bien quelque privation pour vous apprendre à être plus sincère et à mieux connaître vos amis.

— Par où, je vous prie, ai-je pu mériter ce reproche?

— Comment! depuis le temps que vous me connaissez et que j'aurais pu abréger le malheur de votre amie,

vous ne m'en avez rien dit, et il m'a fallu surprendre votre confiance.

— Je ne pouvais deviner une générosité si extraordinaire.

— M'avez-vous vu suivre, en rien, la marche commune?

— Pardon, hier en soupant, j'ai été au moment de vous dire mon secret, et d'implorer votre assistance.

— Il était bien temps quand je le savais; au surplus je me suis fait d'autant moins de peine de voler votre secret, que vous avez pris plus de soin de me le cacher, et je m'y suis crue autorisée, en n'ayant d'autre intention que de vous servir.

— Je vous assure, madame, que je ne vois que la reconnaissance que je vous dois, et je la sens dans toute son étendue. Mais daignez me dire comment vous avez pu réussir à retirer Julienne des griffes de sa belle-mère.

— Rien de plus simple; instruite par la correspondance de Julienne, que j'avais lue chez vous, de toute votre histoire avec elle, et du secours que je pouvais tirer d'un certain Durand, peintre, je me suis informée, sans affectation, de sa demeure, à votre domestique; ensuite, prenant mon parti, sur le champ, je m'emparai de la dernière lettre de votre jeune amie, pour me servir de titre auprès d'elle; comme je n'en-ai pas eu besoin, je vous la rends.

» Ce matin, j'ai été de bonne heure chez Durand, j'ai trouvé en lui l'esprit, l'intelligence et le zèle; nous sommes partis après une demi-heure d'entretien; j'ai pris des relais à la première poste; sitôt que nous avons été arrivés, il m'a servi d'introducteur, et j'ai passé facilement pour la dame annoncée depuis long-temps.

» Julienne qui m'a prise pour une

amie envoyée par vous, gardait le silence, son père se répandait en remercîmens; la belle-mère seule, dont la haine ne se donne pas la peine de se déguiser, voulant résister, j'ai pris le parti de lui en imposer.

» Vous n'avez point, lui ai-je dit, d'autorité sur cet enfant, qui n'est point la vôtre, elle ne dépend que de son père; je veux bien cependant vous offrir la paix, voilà cinquante louis que je vous donne en son nom, si vous finissez toute difficulté; dans le cas contraire, j'en emploierai mille fois autant pour vous la disputer et faire valoir les droits que j'ai sur elle, du consentement de son père; ainsi choisissez, ou de ce pas, vous apprendrez qu'on ne me brave pas impunément et que j'ai des moyens de combattre l'injustice. M. Durand, veuillez faire avancer ma voiture, nous irons tout de suite chez le juge de paix.

— Ne faut pas faire tant d'embarras, me dit cette mégère, emmenez votre idole, aussi ben est-ce une pomme de discorde, et gardez vote argent, je n'ons pas envie de vous la vendre, à se vendra ben toute seule.

— A la bonne heure, je suis contente de vous voir raisonnable; si vous ne voulez pas de cet argent, il sera pour son père; aussi bien n'y avez-vous aucun droit; j'ai donné le rouleau, au papa, en l'assurant que ce ne serait pas le dernier témoignage de mon amitié et que je comptais le mettre en état de se passer de travailler.

» Julienne voulait faire un paquet, je lui ai dit qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle retrouverait à Paris tout ce qui lui appartenait; elle m'a compris, et après avoir embrassé son père et ses frères, nous sommes remontés

en voiture et revenus plus vîte encore que nous n'avions été.

» En chemin, j'ai compté à ma petite amie, comment j'étais venu la chercher, sans que vous fussiez prévenu, et l'ai prié de se prêter à la petite malice que je voulais vous faire : je n'aurai qu'à m'applaudir, si cela ressert entre nous les liens de l'amitié. »

Il n'avait que des grâces à rendre, et ne le pouvait, comme il l'aurait souhaité, ne devant pas instruire Julienne de ses liaisons avec madame de Noisi, ni du sacrifice délicat qu'elle lui faisait, ni de l'ingénieuse supposition du retour de Melcourt ; il se réduisit donc aux simples expressions de la plus vive reconnaissance.

» Tout cela est bel et bon, interrompit la pétulante de Noisi, mais je vous en tiens quitte, pourvu que vous vous souveniez, monsieur le galant, qu'après avoir commencé par tout obtenir,

il faut à présent vous donner la peine de tout mériter. »

Il promit d'être entièrement soumis à ses ordres : ils passèrent ensemble une soirée charmante, les doux épanchemens de cœur en firent les frais, et il rentra chez lui plus satisfait qu'il n'en était sorti.

Il n'y eut plus, entre madame de Noisi et lui, que des relations particulières; le point qui les réunissait était la belle Julienne, pour qui elle a pris la plus sincère et la plus vive amitié.

Telle était la position de Ledoux, lorsque j'arrivai de Rotterdam, elle n'avait sûrement rien d'affligeant, elle ne pouvait l'être que par l'originalité des scrupules qu'il m'imposa.

CHAPITRE XXVIII.

Etranges scrupules de Ledoux ; conseils donnés par l'amitié.

« Actuellement que ma confession est terminée, mon cher ami, que vous connaissez tout mon cœur et toutes ses faiblesses, il ne me reste plus qu'à vous demander ce que vous pensez de l'union qui doit terminer mes liaisons avec ma chère Julienne.

» Cette question n'a pas pour objet l'intimité que j'ai eu avec elle, j'aurais épousé madame de Merci, même mademoiselle de Meris ; et sûrement Julienne a encore plus de droits à l'indulgence ; sa jeunesse, son innocence, ajoutent à tout ce qu'elle inspire d'estime, et écartent l'idée favorable attachée à ce que nous avons appelé

faiblesse ; j'entends votre austère probité me dire que cette prétendue faiblesse n'est que l'ouvrage de ma séduction, que je lui dois des réparations et que ce n'est plus le temps des réflexions, quand on s'est imposé des devoirs.

» J'en conviens, et je suis disposé à les remplir par inclination : mais Julienne n'a jamais prétendu devenir ma femme, elle ne reclame que ma tendresse et ma constance ; l'empire qu'a pris sur elle, madame de Noisi, peut cesser aussitôt que moi et ma chère Julienne le voudront ; j'y perdrais sans doute vingt-cinq mille livres de rentes ; mais cette générosité me répugne, ce ne sera jamais un motif déterminant pour moi.

» Ainsi placé entre le choix d'une union libre, ou d'une indissoluble, voici le point délicat sur lequel j'interroge votre amitié et sa sincérité. Si

vous étiez dans la position où je me trouve, épouseriez-vous Julienne?

» Je vois dans l'avenir la possibilité d'une réunion constante entre nous, et mon ami Sainville, et je serais blessé dans mon amour et dans mes sentimens pour lui, si je ne lui voyais pas pour ma femme toute la considération que j'ai pour la sienne : dites-moi donc si sa naissance ne vous laisse aucun préjugé défavorable ; je l'ai sauvé du malheur de servir, aucuns de ses parens n'a cette tache, son père est un cultivateur peu riche, mais il a toujours été libre ; d'après votre réponse, je conduis à l'autel, Julienne Després, et mon cœur s'applaudira de son choix.

» Cette Julienne est parvenue au plus grand point de perfection, éclairée par les conseils et l'expérience de madame de Noisi. Elle connaît tout ce qu'elle vaut, tout ce qu'elle a droit d'attendre

des autres, il n'y a que de son extrême sincérité et de sa constante disposition à voler dans mes bras, si je l'exigeais, donc elle n'a pu la corriger.

» Enfin, mon ami, tout semble concourir à cette union ; ma famille, retirée en province, ignore que Julienne ait demeurée chez moi, et ne voit qu'une fille riche et bien élevée dépendante de madame Noisi ; celle-ci, uniquement occupée de sa chère Julienne, semble avoir réuni en elle tous ses goûts, toute la mobilité de son imagination ; sa société, peu nombreuse, s'est encore resserrée ; elle paraît ne se plaire qu'avec nous deux et ne vivre que pour notre bonheur ; cette femme, vraiment extraordinaire, est pour moi un continuel sujet d'admiration.

» Je vous ai tout dit, mon cher ami, tout absolument ; dites-moi de même,

la vérité que je demande, ce que j'attends. »

Je lui avais laissé, non sans dessein, développer dans cette très-longue exposition, toutes ses idées, parce que je m'attendais bien à y découvrir le penchant à l'indépendance auquel conduit la longue habitude du plaisir, sans considérer les conséquences pour la victime qu'on lui sacrifie, et je me permis, pour la première fois, d'user des droits que me donnait l'amitié en combattant tous ses sophismes de cette manière.

Je vous avoue, lui dis-je sans déguisement, que je ne croyais pas que vous eussiez de mon jugement et de celui de votre ami Sainville, une idée assez médiocre pour croire que des préjugés de naissance pussent nous faire balancer sur ce que nous devrions à la femme que nous aurions cru digne de notre amour ; oui mon ami, à

votre place et dans la même position, j'épouserais la bonne, l'estimable Julienne; ne voyez-vous pas que dans l'esclavage même elle eût honoré ses fers; il n'est question au surplus ni de fers ni de servitude, et cela vaut mieux sans doute pour le monde; bien qu'on ne se marie pas pour l'opinion, mais pour soi.

Vous aurez un beau-père laboureur, le grand mal ! vous verserez la paix et l'abondance sur ses vieux jours; voilà le bien, et c'est tout ce qu'il faut voir.

Vous avez le malheur d'être obligé de recevoir des mains de l'amitié, une dot considérable; je vous plains, c'est vraiment un fardeau que la reconnaissance, mais je le supporterai avec vous et vous prie de vouloir bien porter madame de Noisi à admettre un tiers dans l'amitié qu'elle vous a accordée, je me croirai heureux de la mériter.

C'est sûrement comme vous le remarquez, une femme extraordinaire, et qui prouve que ce sexe peut allier à la faiblesse, aux travers, les qualités les plus recommandables, et même les vertus dont le nôtre s'honore.

Nous sommes bien d'accord sur les réparations que vous devez à votre aimable Julienne, et vous avez très-bien prévu mon austérité en faveur d'un enfant sans expérience, que vous avez environnée de toutes les séductions; mais, ce que vous ne sentez pas assez, c'est le singulier mérite de sa constante modération; plus éclairée sur le respect que vous lui deviez, guidée par madame de Noisi, elle est encore prête à renoncer à son appui, à sa fortune, et à préférer le titre de maîtresse à celui d'épouse. En vérité, mon ami, je suis tenté de croire que vous ne la méritez pas; vous m'avez dit que la sagesse avait conduit

Sainville au bonheur; vous, vous y arrivez par la folie, et guidé par une folle bienfaisante, estimable, qui respecte les mœurs, et prend à son gré le ton de la raison. Vous conviendrez, je crois, qu'une prédestination particulière vous a préservé, et que mille autres eussent péri dans la route que vous avez suivie et dont les épines se sont métamorphosées en roses.

Pardonnez-moi la rigueur de cette réflexion ; je vous aime trop pour vous bouder, mais je ne serai réellement content de vous, que lorsque je saurai que vous aurez fixé votre inconstance et abjuré vos erreurs, en prononçant le serment de n'être plus qu'à une épouse dont vous avez tenu le sort trop long-temps incertain.

Tout peut être terminé avant l'arrivée de M. Sainville, qui ne vous a point encore écrit depuis qu'il est au sein de sa famille, et vous aurez le

temps de lui annoncer votre mariage, en le prévenant des dispositions que vous avez faites ici pour la maison qu'il desire trouver en état de le recevoir.

CHAPITRE XXIX.

Mariage ; arrivée de Sainville ; conclusion.

Les nuages qui avaient obscurci la raison de Ledoux étant dissipés, il fut trouver madame de Noisi, et la prier respectueusement de lui accorder sa pupille.

« Je suis prête, lui répondit-elle ; Julienne est propriétaire depuis quinze jours, d'une terre sur les bords de la Marne, que je lui ai vendue, et d'une maison au faubourg Saint-Germain ; ainsi vous n'avez plus à l'obtenir que

de son père, je vous y accompagnerai; mais il faut auparavant nous faire précéder de M. Durand; qu'il y aille aujourd'hui, nous y retournerons demain tous ensemble.»

L'effet suivit les dispositions, Durand revint nous dire qu'il avait laissé le père dans la satisfaction d'une si heureuse nouvelle, et la belle-mère toujours mécontente.

Le lendemain il obtint l'aveu du papa Després, et son consentement de venir habiter la terre de sa fille et de la faire valoir sous ses ordres : la rancuneuse belle-mère n'a pas voulu être de la fête, elle a prétendu qu'elle signerait mal avec tant de belles dames, et qu'il fallait que chacun se tînt à sa place; il n'a pas insisté, mais il s'est emparé du père qu'il avait ramené avec lui.

Rien n'était si plaisant, que de voir l'acariâtre belle-mère, obligée d'être civile avec l'infortunée qu'elle avait

si long-temps mal traitée : elle a cependant senti tout l'avantage de ce changement pour elle, et ses enfans, et a répondu aux caresses que lui faisait Julienne, comme si elle les eût méritées.

La mère et les sœurs de Ledoux étant arrivées, il reçut la belle Julienne des mains de son vénérable père : madame de Noisi lui a tenu lieu de mère, et ils ont été, tout de suite, habiter la maison qu'il tenaient de la générosité de cette incomparable amie.

Madame de Noisi, qui habite un petit temple, est restée chez elle, mais ils sont si rapprochés, que les communications sont aussi faciles que s'ils étaient réunis.

La chère Julienne, actuellement madame Ledoux, a vu ce changement dans ses espérances et dans sa situation avec un désintéressement naturel à son cœur.. « Je ne vivais, dit-elle à

Ledoux au moment de conclure, que pour ton bonheur, et si j'étais plus sûre de le faire, sans être ton épouse, mon choix ne serait pas incertain : » il l'assura avec toute l'ardeur du sentiment, qu'une constance éternelle serait la récompense de sa tendresse.

Rien ne manquait plus au bonheur de Ledoux que de voir son ami Sainville rendu à ses vœux : la nouvelle de son départ qui annonçait le mariage de la belle Zélis et de son amant, ne précéda que de bien peu son arrivée, accompagné de son épouse et de son fils : il serait difficile de rendre la satisfaction qu'éprouvèrent les deux amis, de se voir réunis après une aussi longue séparation.

A la joie tumultueuse des premiers jours, succéda la douce tranquillité, les épanchemens de l'amitié, et surtout le projet d'une réunion constante; Ledoux consentait volontiers à trans-

porter sa fortune à Lubeck, et à devenir d'avocat négociant, mais le grand obstacle était l'engagement sacré pris par lui et sa femme, de ne point abandonner madame de Noisi ; l'aimable et conciliant Sainville surmonta tous ces obstacles ; comme il ne pouvait abandonner sur ses vieux jours M. Ehrlich, à qui il devait tout, que sa mère était restée en ôtage d'un prochain retour auprès de lui, que sa mission à Paris n'était pas de longue durée, qu'enfin son frère, le jeune et intéressant Ehrlich, était aussi au moment de se marier, ayant obtenu de son père la permission de couronner une passion aussi long-temps secrette que malheureuse, il sut déterminer madame de Noisi à faire le voyage de Lubeck sous la condition d'y transporter ses pénates et ses capitaux, si elle s'y trouvait aussi heureuse qu'à Paris.

Mon lot fut de rester à attendre l'événement pour opérer la réalisation des biens de mes amis, si chacun se trouvait content de l'arrangement proposé.

J'étais dans l'âge où il ne reste de passions que l'amitié et le desir de pouvoir se rendre agréable aux personnes que l'on aime et qui peuvent retracer à l'hiver de la vie, les douces images de son printemps; plus jeune, j'eusse tout tenté pour remplir auprès de madame de Noisi un rôle plus intéressant, je me retranchai à celui que la raison m'imposait.

Je les vis partir tous après trois mois de séjour à Paris; la douce influence de l'amitié, qui était le besoin réel du cœur de la charmante Noïsi, ne me fit pas languir long-temps, et je reçus la déclaration du vœu qu'ils avaient fait de ne se plus quitter avec les autori-

sations nécessaires pour tout conclure et venir me réunir à eux.

Cette opération me retint près de trois mois, après lesquels ayant fait passer tous les fonds, je partis pour me réunir à des amis si chers, et qui me tenaient lieu de la famille que des événemens sinistres m'avaient ravie.

Si l'on me demande pourquoi j'ai publié les aventures de tant de personnes qui peuvent être connus, et quel but je me suis proposé?

A la première de ces questions, je réponds, que leur éloignement de la France et les noms que j'ai substitués aux leurs, lèvent tout inconvénient, en les rendant méconnaissables.

A la seconde, que je n'ai pas cru inutile de mettre en opposition d'après des faits réels, deux conduites aussi opposées que celles de Ledoux et Sainville; parce que s'il est indubitable que la vertu soit le chemin du bonheur et

mérite seule de l'obtenir, il n'est pas moins vrai qu'il reste à celui qui a toujours connu le prix de l'ordre, du travail, et qui a respecté les loix de l'honneur, la ressource du repentir et le retour aux devoirs rigoureux de la sagesse; et qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui, comme Ledoux, ont voulu tout obtenir de l'amour, sussent en apprécier les sacrifices et ne pas dédaigner celles qui n'ont écouté que la tendresse, comme si les sentimens libres et dictées par le cœur méritaient moins de confiance que ceux calculés par l'intérêt et garantis par les formes.

FIN.

